

LES PASSEPORTS SONT REFUSÉS PAR LE GOUVERNEMENT ANGLAIS

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.464. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

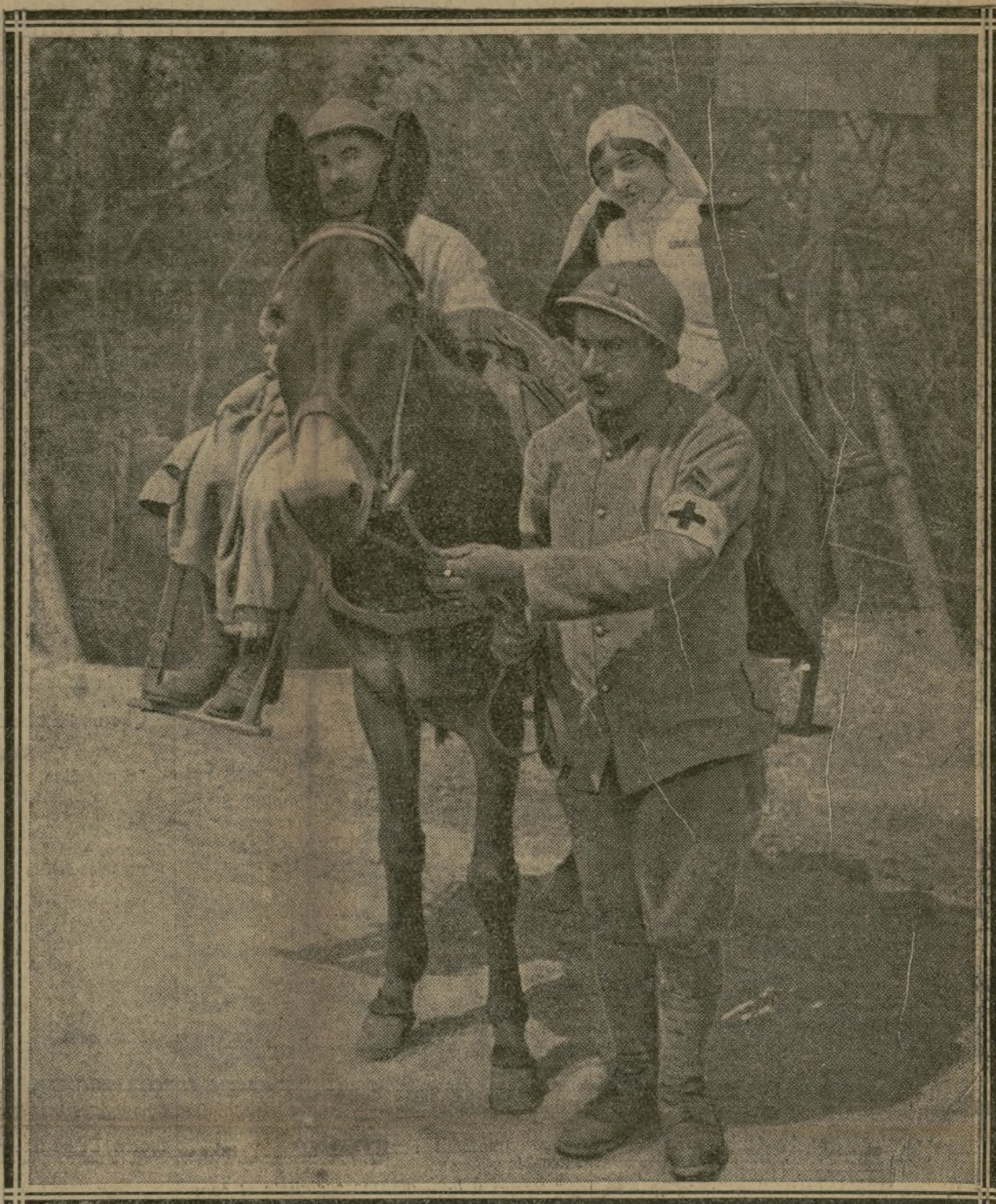
Mardi
14
AOUT
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

MADAME MAITRE, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR



M^{me} MAITRE, APRÈS SA BLESSURE, A L'ENTRÉE DE LA SALLE D'OPÉRATIONS



M^{me} CHARLOTTE MAITRE RAMENANT UN SOLDAT BLESSÉ SUR CACOLET



A 15 MÈTRES DE L'ENNEMI, DANS UN POSTE AVANCÉ, EN ALSACE
Nous'avons, hier, publié le portrait de M^{me} Charlotte Maitre, femme du député de Saône-et-Loire, et raconté comment cette courageuse infirmière s'est vu décerner successivement la croix de guerre avec deux citations, la médaille d'or des épidémies, l'insigne des blessés



APRÈS LE BOMBARDEMENT DE LA FORMATION SANITAIRE
et la Légion d'honneur. Voici quatre photos qui montrent cette vaillante Française sur le front d'Alsace, où elle fut blessée en juin dernier. On remarquera spécialement la quatrième, prise après le bombardement de sa formation sanitaire. — Voir l'article page 2.

L'AFFAIRE DE STOCKHOLM

LES PASSEPORTS SONT REFUSÉS
PAR LE GOUVERNEMENT ANGLAIS

M. BARNES

M. R. MAC DONALD

M. COMPÈRE-MOREL

L'affaire Henderson a eu son épilogue, hier, à la Chambre des Communes. La séance a été une des plus dramatiques que la vie parlementaire anglaise ait connues depuis longtemps.

L'ex-ministre travailliste a été nettement désavoué par le chef du gouvernement, qui a même élevé contre lui une grave accusation de duplicité. En reprochant à M. Henderson de lui avoir dissimulé ses véritables intentions au sujet de la conférence de Stockholm, M. Lloyd George a porté un coup sensible à son ancien collaborateur qui, de son côté, a essayé de se disculper. La passe d'armes a été violente. Lorsqu'on se rappelle que M. Lloyd George lui-même avait appelé M. Henderson dans le cabinet de guerre, on voit combien est profond le fessé que la question de Stockholm creuse entre les hommes, sinon entre les partis.

La note générale de la journée avait été donnée d'ailleurs, dès le début, par M. Bonar Law, qui, avec une vigueur nouvelle, est venu affirmer que le gouvernement était inébranlable dans sa décision de refuser des passeports pour la conférence de l'Internationale. M. Balfour, un instant après, a réitéré l'expression de cette volonté.

Ainsi la position du cabinet britannique est prise. Elle ne paraît laisser place à aucun compromis. Mais le vote du Labour Party, de son côté, subsiste. La contradiction est complète entre le gouvernement et les travaillistes. Ceux-ci reviendront-ils sur leur décision ?

De leur attitude dépend peut-être le sort de l'union sacrée — dans ceux des autres pays alliés qui sont d'accord avec l'Angleterre pour le refus des passeports. En cela, le cas de M. Henderson dépasse les limites de la politique anglaise et il a pris la valeur d'un fait général. Aujourd'hui, la conférence de Stockholm importe moins par elle-même que par les répercussions qu'elle exerce sur la vie intérieure des belligérants.

Jacques BAINVILLE.

Le successeur d'Henderson

LONDRES, 13 août. — L'émotion suscitée par la démission de M. Henderson est loin d'être calmée et la presse continue à commenter le cas de l'ancien ministre travailliste.

Selon le Daily Mail, M. Barnes a été invité à prendre la succession de M. Henderson dans le cabinet de guerre, mais il n'a pas encore formellement accepté.

Il veut, auparavant, consulter le comité exécutif du parti travailliste. Il est vraisemblable qu'il ne sera fait aucune opposition à l'entrée de M. Barnes au cabinet et que le comité exécutif se réunira le plus tôt possible pour examiner la question.

On sait maintenant qu'une pression très vive a été exercée sur M. Henderson par certains membres du parti travailliste, avant qu'il se rende à la conférence de vendredi.

M. Ramsay Mac Donald insista particulièrement pour qu'il parlât comme secrétaire du comité exécutif du parti travailliste et non comme membre du cabinet, ni comme émissaire du gouvernement, et M. Henderson s'inclina.

Ceci explique le changement jugé par M. Lloyd George dans sa lettre.

Le président du conseil d'Australie se prononce contre Stockholm

LONDRES, 13 août. — Le ministre des Colonies a reçu la dépêche suivante de M. Hughes, président du conseil d'Australie :

« Je suis tout à fait d'avis que la présence des représentants de l'Angleterre à la conférence de Stockholm est des plus regrettables et aura pour résultat d'entraîner les Alliés dans la poursuite de la guerre et l'élaboration des conditions de paix. »

Il est impossible de concilier la représentation à la conférence de Stockholm avec les buts de guerre donnés par M. Lloyd George.

Je considère cette conférence, à laquelle se trouveront réunis les pacifistes de tous les pays, y compris la Grande-Bretagne, et les agents secrets allemands se posant comme pacifistes et amis des ouvriers, comme un piège habile pour capter les représentants loyaux des organisations ouvrières anglaises et, par leur intermédiaire, le monde ouvrier organisé qui, maintenant, collabore à la poursuite de la guerre. »

M. Compère-Morel, socialiste français, se déclare nettement opposé à la Conférence de Stockholm

M. Compère-Morel, député socialiste du Gard, l'une des personnalités les plus marquantes parmi les socialistes qui restent opposés à la réunion de l'Internationale et qui ont manifesté leurs opinions en ce sens dans la déclaration qui précède le dernier vote parlementaire, a fait hier les déclarations suivantes :

— Si les quarante députés socialistes faisant partie de l'ancienne traction dite majoritaire ont senti la nécessité de rédiger une protestation contre l'attitude de la C. A. P. concernant Stockholm, c'est qu'ils ont voulu arrêter la déviation qui, depuis plusieurs mois, se produisait dans le parti. Depuis trois ans, la majorité a abdiqué à chaque congrès ou conseil national dans les mains de la minorité.

Après avoir décidé qu'elle ne prendrait part à une conférence internationale que pour mettre la Sozialdemokratie en accusation ; après avoir affirmé qu'elle ne participerait à Stockholm qu'en ayant des garanties et en mettant à l'ordre du jour l'origine et la responsabilité de la guerre, les majoritaires en sont arrivés à aller à Stockholm, pieds et poings liés.

De là une protestation qui a réuni les trois quarts de l'ancienne majorité et qui entend rester sur le terrain sur lequel le parti socialiste était entré dans la défense nationale au 4 août 1914.

M. Compère-Morel se déclare toujours contre la participation ministérielle socialiste à la défense nationale, à moins que le nombre des socialistes ministres ne soit tel qu'ils soient la majorité au Conseil des ministres.

Si je suis opposé à Stockholm, dit-il, c'est que j'ai l'impression d'une paix blanche, d'une paix « sans vainqueur ni vaincu », d'une paix pour le retour au statu quo qui sera, sinon proposée au vote des députés, du moins discutée, et alors la majorité des mandats pourrait lui être favorable.

Comment veut-on que les socialistes des pays alliés qui comprennent que cette guerre est la guerre de la démocratie contre l'autocratie puissent accepter une résolution semblable de l'Internationale ?

Si, pour le malheur de notre humanité, il fallait que les empires centraux nous imposent une telle monstruosité, que toutes les classes des pays alliés prennent la responsabilité ! Mais que ce ne soient pas les travailleurs organisés politiquement et économiquement seuls, qui aient l'air de l'accepter.

Quant à moi, comme socialiste et comme Français, je ne la contesterai jamais de mon vote, préférant plutôt donner ma démission de député que de ratifier par lementaire le suicide de notre pays et le recul de la civilisation. »

SUR LES DEUX FRONTS

Les Allemands se montrent vivement affectés par la perte de la ligne de tranchées que nous leur avons enlevée le 11 août au sud d'Aïles. Ils viennent de prononcer une nouvelle attaque dans cette direction, sans autre résultat que des pertes importantes.

Cette obstination malheureuse s'explique par la valeur des positions qui nous donnent des vues directes sur le village d'Aïles, situé à une soixantaine de mètres en contre-bas, et dont l'ennemi utilisait jusqu'ici les abris pour tenir ses réserves prêtes en cas d'attaque.

A l'est de Reims, en Champagne et sur la rive gauche de la Meuse, la lutte d'artillerie reste assez vive. Il semble cependant que des renforts d'artillerie assez considérables aient été amenés par l'ennemi en Flandre, où les dépêches allemandes et le communiqué britannique signalent une recrudescence du bombardement réciproque.

Que des attaques soient encore tentées par l'ennemi au nord de l'Aisne, en Champagne et même dans la région de Verdun, c'est fort probable. Mais, désormais, ce ne seront plus que des opérations de diversion. C'est en Flandre que les Allemands s'attendent à de nouveaux développements de l'offensive franco-britannique. C'est en Flandre qu'ils s'apprêtent à une résistance désespérée. De même, après le début de la bataille de la Somme, ils n'ont pas immédiatement abandonné Verdun. Mais leurs attaques, après un suprême effort, sont allées en décroissant pendant six semaines pour cesser complètement ensuite.

Sur le front oriental, l'effort de l'ennemi se concentre toujours en Moldavie, vers le confluent de la Susita et du Sereth, qui est aussi le point de jonction entre le groupe d'armées de l'archiduc Joseph et le groupe Mackensen. L'aile droite du premier de ces groupes (armée Gerok), comme l'aile gauche du second (9^e armée allemande), est constituée par des divisions allemandes : la 218^e, la 217^e, la 89^e, la 12^e bavaroise et la 216^e. Aujourd'hui, l'ennemi annonce la prise de Panciu, situé à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Marasesti. C'est là une conséquence de la progression acquise hier au nord de la Susita. Mais les troupes russes et roumaines ne se sont repliées qu'après une vigoureuse résistance qui a fait subir de lourdes pertes à l'assaillant.

Jean VILLARS.

NOUS ALLONS REVOIR
LE PROJET DU TUNNEL
SOUS LA MANCHE

M. Sartiaux, qui fut l'un des auteurs du premier projet, nous donne son opinion.

Le tunnel sous la Manche serait la mort de l'Allemagne.

Maréchal de Molke.

C'est aujourd'hui même que l'importante question du tunnel sous la Manche va être posée en Angleterre à M. Bonar Law.

Si la réponse du cabinet est favorable, un projet de loi sera immédiatement préparé. Il est un homme en France dont la vie entière fut, je ne dirai pas consacrée, car il s'agit aussi s'occuper d'autres besoins, mais tout au moins liée à cette question du tunnel sous la Manche.

Cet homme est M. Sartiaux, l'éminent ingénieur en chef des chemins de fer du Nord.

Aussi est-ce à sa porte que je suis venu frapper pour savoir exactement où en était cette question qui semble devoir entrer bientôt dans la voie des réalisations.

L'opposition mise autrefois par les Anglais n'a plus de raison d'être actuellement, car la guerre, qui a changé tant de choses, a modifié étrangement la façon de penser de nos Alliés.

Le temps est passé, en effet, où ceux-ci craignaient de voir pénétrer chez eux par le tunnel les idées françaises, et l'on songe à bas au mot de Molke qui disait : Le tunnel sous la Manche serait la mort de l'Allemagne.

Que ne l'a-t-on fait plus tôt !

La question, en effet, date de loin puisque, sous Napoléon I^{er}, l'ingénieur Mathieu avait proposé à l'empereur un projet, d'ailleurs irréalisable dans l'état de la science à cette époque. Les premières études sérieuses furent présentées par l'ingénieur Thome de Gamond.

Dès 1856, il soumit un projet de tunnel à Napoléon III en même temps qu'à la reine d'Angleterre.

En 1869, un comité franco-anglais fut constitué en vue de travailler, de chaque côté du détroit, à la constitution des sociétés définitives et d'obtenir la concession de la ligne. Mais c'est le 1^{er} février 1875 qu'a été constituée la société française du tunnel, sous la présidence de Michel Chevalier.

La concession était donnée pour une durée de quatre-vingt-dix-neuf ans à partir de la mise en exploitation du chemin de fer sous-marin. La société s'engageait à exécuter jus-



qu'à concurrence de deux millions de francs des travaux préparatoires, sondages, puits, etc., etc.

Cette compagnie a rempli toutes ses obligations, elle continue à payer au gouvernement français les frais de contrôle. Tous les travaux qu'elle a entrepris ont été entrepris et on peut dire que, du jour au lendemain, elle peut reprendre les travaux définitifs si les Anglais se décident à rendre au projet la faveur qu'à l'origine ils lui avaient accordée.

Je demande à M. Sartiaux s'il considère que la question posée aujourd'hui à M. Bonar Law a quelque chance d'aboutir à une solution prochaine.

L'ingénieur sourit, un peu sceptique, comme à le droit de l'être l'homme qui, depuis si longtemps, a vu ce grand projet tant de fois sur le point d'être réalisé, puis abandonné.

Je crains, me dit-il, que les Anglais, gens pratiques, ne jugent pas le moment actuel très opportun pour commencer cette formidable besogne.

En admettant cependant, demandai-je, qu'un bill vienne mettre chez nos alliés la question au même point qu'elle se trouve chez nous, combien de temps estimez-vous que demandera l'achèvement du tunnel ?

M. Sartiaux, avant de me répondre, interrogea d'abord malicieusement : — Supposez-vous la période des chinoiserie administratives terminée ?

— Oui.

— Dana ce cas, il faut compter sept ou huit ans au moins, et encore grâce à l'emploi des perforatrices modernes, qui, dans la craie, travailleront à la vitesse que l'on voudra.

Puis, restant un moment songeur, M. l'ingénieur me dit enfin avec regret : — Je ne peux pas penser à ce qui serait advenu si ce tunnel avait existé dans la guerre actuelle.

Avec lui l'armée du maréchal French aurait pu être à Charleroi, la guerre sous-marine serait bien atténuée et le mot du maréchal de Molke se réalisait : c'était bien la mort de l'Allemagne.

Puis, passant à des considérations plus générales, M. Sartiaux conclut : — L'isolement ne convient pas plus aux peuples qu'aux individus. Les peuples ont tout intérêt à se connaître, à se comparer, à se pénétrer. C'est la plus sûre garantie de leur développement matériel, intellectuel et moral. — JULES CHANCEL.

UNE INFIRMIÈRE HÉROIQUE

UN RÉCIT DE M^{me} MAITRE
LA NOUVELLE LÉGIONNAIREM^{me} MAITRE PHOTOGRAPHÉE HIER A "EXCELSIOR"

Nous avons publié, hier, le texte de la citation qui accompagne la promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur de M^{me} Maître, et nous avons voulu voir aussitôt cette vaillante Française.

M^{me} Maître nous accueille avec une amabilité heureuse où il y a peut-être de l'indulgence, celle d'une légionnaire qui accueille un simple civil.

— Que puis-je vous dire ? nous demande-t-elle. Au début de la guerre, j'ai voulu suivre mon mari sur le front. J'ai été emportée par cette vague d'enthousiasme que toute la France a connue. Je suis allée d'abord dans le Nord comme infirmière libre, après bien des démarches, et j'ai songé ensuite à me faire militariser. J'étais si persuadée que je pouvais rendre des services dans la mesure de mes moyens que j'ai beaucoup insisté. J'ai fini par convaincre les autorités, qui doutaient que les forces d'une femme pussent être aussi grandes que sa bonne volonté. Le principal étant fait, j'ai obtenu ma première citation à la suite d'un bombardement qui dura trois jours. Ce baptême du feu me permit de demander une affectation dans la zone immédiate des opérations, et je fus envoyée en Alsace, sur le sol reconquis, où je suis trop heureuse d'avoir connu la rude existence du front.

— Vous avez dû recueillir bien des impressions violentes et nouvelles ?

— On s'y fait très vite lorsqu'on est requis par une besogne urgente qui ne vous laisse aucun répit. J'ai vécu longtemps dans les abris souterrains, en pleine forêt, loin de tout centre normalement habité, à deux cents mètres d'altitude, en présence de l'ennemi, presque en tête-à-tête avec lui.

— Vos nerfs de femme n'étaient pas ébranlés par tous les bruits de la guerre ?

— Non, j'avoue que j'étais plus sensible à la tristesse des longs jours de pluie ou de bruyard qui transforment la terre en cloaque et vous isolent du monde. J'ai souffert aussi de la humidité des *cagnas* où il est assez désagréable de se réveiller avec des vêtements qui vous enveloppent d'un suaire humide. Mais comme on a vite fait d'oublier cela lorsqu'un rayon de soleil vous visite ! Et puis, les nuits étaient parfois très courtes, parce qu'il fallait s'occuper des blessés et profiter de l'obscurité pour aller les chercher à dos d'homme ou sur des brancards. Mon empressement était grand lorsque je pouvais accompagner les brancardiers. Il me semblait que ceux qu'on transportait souffraient moins lorsque j'allais au-devant d'eux, au lieu de les attendre. Je n'oublierai jamais ces marches dans la nuit, à travers le dédale des boyaux aux parois visqueuses, dans des ténèbres complètes qui semblaient plus denses lorsque les fusées éclairantes ne nous guidaient plus.

— La formation sanitaire située en avant des batteries de 75 avait établi à 8 mètres sous terre, dans un abri-métro, notre salle d'opérations. Celles-ci se faisaient à la lueur incertaine d'une lampe, dans cet étroit couloir souterrain, et je voyais souvent arriver de grands blessés que je reconnaissais, des jeunes gens que j'avais rencontrés valides, pleins de hardiesse et de confiance.

— Ah ! combien sont restés sous les sapins noirs, combien ont été enterrés alors que grondait le canon voisin et que la mort en route escortait le convoi lugubre ?

— Cette formation sanitaire se trouvait en « crete » dans les lignes allemandes, ce qui explique les bombardements auxquels elle était soumise.

— L'ennemi nous prenait-il sous son feu en cherchant les batteries qui étaient derrière nous, ou voulait-il détruire ce poste chirurgical avancé ? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, il a fallu replier la formation et ne laisser que quelques brancardiers avec le chirurgien. J'ai eu peur qu'on ne m'obligeât à quitter mon poste, mais ce que femme veut, elle le veut bien, et il fut admis que je resterais à mes risques et périls.

— Je sentais que ma présence fortifiait la confiance. Lorsque j'allais dans les premières lignes, je lisais dans les yeux une grande surprise amusée. Ils n'en revenaient pas, comme on dit, et peut-être avaient-ils, grâce à moi, l'illusion d'un danger moins pressant.

— Mais vous avez été plusieurs fois blessée ?

— Quelques éclats d'obus, et il s'en fallut, de peu que l'un d'eux ne m'arrachât l'œil.

Mais, vous voyez, c'est à peine s'il me reste une cicatrice. Je dois ajouter que j'ai été atteinte dans les abris et jamais à la suite d'une imprudence. Je me suis toujours assez bien débrouillée quand il fallait bondir entre deux défilés pour gagner un refuge et je savais reconnaître rapidement s'il s'agissait d'un tir en rafales ou d'un tir espacé. Mais n'avais-je pas autour de moi le bel exemple des soldats ?

M^{me} Maître sourit. Elle porte avec grâce le costume des chasseurs alpins, le béret héroïque, la vareuse bien tendue, sur laquelle la Légion d'honneur s'est ajoutée à ses trois autres décorations.

Comme elle se dispose à sortir, elle prend une cravache dans sa main gantée, tapote les plus régulières de l'élegante jupe courte qui s'arrête à la hauteur des bottines fauves.

— Je ne suis pas soldat seulement par la costume, mais par l'âme. J'ai contracté un engagement volontaire qui me lie pour la durée de la guerre et ne me libérera que six mois après la cessation des hostilités. J'appartiens à l'autorité militaire et je relève même du conseil de guerre. Comme je suis attachée à un régiment alpin, j'ai adopté cette tenue, moins visible que celle des infirmières.

On ne peut que vous féliciter de n'avoir rien perdu de vos qualités féminines après avoir mené si longtemps une vie héroïque, isolée au milieu des hommes.

— Ah ! ma vie ne mérite pas d'être admirée à côté de la leur. Comment la qualifier, celle-là ? C'est leur exemple qui m'a soutenue, qui m'a permis de mettre un peu de continuité dans mon effort.

— Allez-vous regagner votre poste avancé ?

— Non, je suis actuellement chargée d'une mission d'inspection et je formerai des équipes dans le genre de celle que j'ai créée au Val-de-Grâce. L'expérience ayant montré qu'on peut, en ce qui concerne le personnel infirmier, remplacer dans la plus large mesure les auxiliaires par les femmes.

— ROGER VALBELLE.

Cochon, déguisé en femme, a été arrêté hier



LE SOLDAT COCHON

(Photo prise au début de la guerre)

Hier, dans la soirée, les agents de la police judiciaire ont arrêté Cochon, l'ancien président du Syndicat des localitaires, recherché comme déserteur. Il se trouvait à Auteuil, déguisé en femme et en compagnie de deux jeunes femmes qui ont été également arrêtées.

Cochon a été écroué au Dépôt sous l'inculpation de désertion, et les deux femmes qui l'accompagnaient seront poursuivies pour recel de déserteur.

SITUATIONS

Brochure envoyée franco
PIGIER 53, rue de Rivoli, Paris

LE BOMBARDEMENT DE FRANCFORT EST RACONTÉ ICI PAR SES AUTEURS

Notre confrère Jacques Mortane, du *Petit Parisien*, a pu obtenir des précisions sur le bombardement de Francfort. Elles lui ont été fournies par les héros du raid eux-mêmes.

Le 10 août, au soir, le lieutenant Mézergues et le sous-lieutenant Jean Baumont décidèrent de prendre leur vol contre que coûte le lendemain. Et, dans la nuit noire, on pouvait voir, le 11 août, deux pilotes emmitouflés, veillant aux derniers détails, se préparant à s'envoler par un temps épouvantable.

« Deux Français allaient s'élever pour un raid de 600 kilomètres, écrit Jacques Mortane. Laissons-les nous faire le récit de cette épopée aérienne :

« Nous sommes partis dans les ténèbres. Impossible de nous diriger autrement qu'à la boussole. L'un de nous avait beau connaître la route pour l'avoir déjà prise, l'obscurité qui entourait tout et dissimulait le sol à la vue empêchait de recourir aux souvenirs. La carte n'était d'aucun secours. Nous ne pouvions nous apercevoir que de loin en loin, par instants fugitifs. Nous nous rendions compte cependant de la vitesse extraordinaire à laquelle nous voyageons. Un vent de tempête nous emportait joyeusement vers la cible projetée.

« C'est exactement à 1 h. 15 après notre départ que nous atteignîmes Francfort : au lever du soleil, nos bombes s'éparpillèrent sur la ville. Semble-t-il d'un triste jour ! Voyage sans histoire, en somme.

« Maintenant, c'est le retour : le vent, qui nous a aidés jusqu'ici, n'a pas viré comme nous à Francfort. Il continue, lui, et nous retarde. Malgré nos puissants moteurs, nous faisons du surplace. Nous cherchons aux diverses altitudes le courant le moins défavorable. C'est à 4.000 mètres qu'il semble être atteint. Et nous volons au-dessus de la plus magnifique mer de nuages qu'on puisse imaginer.

« Longtemps, très longtemps, nous voyageons de conserve dans cette solitude. Nous continuons à nous confier uniquement à la boussole. Et, lorsque nous estimons être assez loin en France, grâce aux calculs qui étaient notre seule occupation là-haut, nous traversons en même temps la couche de nuages, très épaisse d'ailleurs, et, miracle ! en en sortant, nous apercevons exactement Nancy sous nos ailes. Cette fin de raid est d'une précision qui tient surtout au hasard.

« Le retour avait duré 3 h. 40, soit 2 h. 25 de plus que l'aller : ces chiffres donnent une idée de la violence du vent.

« Nous n'avons plus qu'à atterrir, terminant ainsi un long voyage en Bohême pendant lequel nous ne vîmes le sol qu'à Francfort. C'est dire que nul canon ne nous incommoda. Quant à nous prendre en chasse, nous pensions que l'ennemi n'en eût pas l'intention, car réellement ce jour-là le temps ne semblait pas favorable à l'aviation.

« Pas favorable à l'aviation ! » Ainsi s'expriment les héros de la merveilleuse randonnée de 600 kilomètres, qu'on admire encore davantage en apprenant les conditions particulièrement contraires dans lesquelles elle fut accomplie.

M. Painlevé reçoit la mission canadienne

La mission militaire canadienne accréditée auprès du gouvernement français vient d'être reçue par le ministre de la Guerre, M. Painlevé.

Celui-ci, en souhaitant la bienvenue aux membres de cette mission, a exprimé son admiration pour l'œuvre considérable accomplie par le Canada dans l'intérêt de la cause commune.

Le général lord Brooke, chef de la mission, a répondu que son pays était heureux de participer à la lutte menée par



GÉNÉRAL LORD BROOKE

l'Entente contre les nations de proie ; il a rappelé que l'effort du Canada, qui, pour ne parler que du point de vue militaire, s'est traduit déjà par l'envoi outre-mer de plus de 540.000 combattants — résultat énorme relativement à la population du pays — était loin d'être arrivé à son terme.

Le général de brigade lord Brooke, ancien aide de camp du maréchal Foch, a été grièvement blessé alors qu'il commandait une brigade sur notre front.

Les autres membres de la mission sont le commandant George Reginald Geary, le commandant Oliver Asselin et le capitaine Alain Joly de Lotbinière.

La France et l'Italie

ROME, 13 août. — L'Information, dans un article sur les conférences interalliées, déclare que les entretiens de Paris et de Londres ont eu pour effet de sceller plus étroitement encore les liens de solidarité qui unissent la France et l'Italie.

« Le public, ajoute ce journal, aura une preuve de l'intimité toujours plus étroite existant entre les deux grandes nations latines, aussitôt qu'il sera possible de faire connaître certains événements très importants et actuellement en cours de réalisation. » (Radio.)

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

DEUX APPAREILS ONT ÉTÉ ABATTUS SUR L'ANGLETERRE

LONDRES, 13 août. — Voici les détails sur le raid des avions allemands sur l'Angleterre :

Le temps était splendide. A Southend, où les visiteurs étaient plus nombreux que de coutume, vers le soir, le ciel parut soudain se remplir d'aéroplanes venant de toutes parts. Six planèrent sur la ville pendant une dizaine de minutes, notamment sur le quartier pauvre où vingt-sept maisons furent touchées, dont dix-sept dans une seule rue.

La plupart des victimes furent atteintes par les éclats d'une bombe tombant au milieu d'un groupe de touristes se rendant à la gare.

L'explosion des torpilles aériennes fut terrible. La plupart des fenêtres de la rue furent brisées par la secousse, mais aucun incendie ne se déclara.

Une bombe tua une jeune fille dans la rue, lui arrachant ses vêtements et réduisant son corps en bouillie.

Les aéroplanes britanniques poursuivirent rapidement les allemands et les refoulèrent vers la mer.

À minuit, le chiffre des tués s'élevait à trente, dont vingt femmes.

L'Armada britannique annonce qu'un aéroplane ennemi du type *Gotha* a été détruit au cours du voyage de retour en Belgique de l'escadrille allemande qui bombardait Southend.

En outre, un hydroplane ennemi a été détruit presque au même moment au large de la côte des Flandres.

Un grand nombre d'avions britanniques ont attaqué d'autres aéroplanes ennemis en mer sans résultat décisif.

Le pilote qui a abattu le *Gotha* a rapporté qu'il a d'abord poursuivi un avion ennemi depuis 12.000 pieds environ au large de North Portland, jusqu'à 15 milles de Zeebrugge, où il l'a perdu.

Retournant à l'embouchure de la Tamise, il remarqua le feu violent des batteries antiaériennes à proximité de Southend et vola dans cette direction en gagnant de la hauteur.

Il aperçut alors huit *Gothas* poursuivis par quatre avions anglais se dirigeant vers le Nord-Est.

Les machines ennemies étaient à environ 200 pieds au-dessus de lui quand il les rejoignit. Il les poursuivit en s'élevant à 18.000 pieds et les attaqua sans résultat à 30 milles en mer.

À ce moment, il aperçut un avion isolé à 4.000 pieds au-dessus de la formation ennemie, mais volant de conserve. Il l'attaqua de face et le précipita dans la mer, puis tourna autour de lui.

Un des avions ennemis était suspendu à la queue de sa machine. Il lui lança sa ceinture de sauvetage et tourna encore deux ou trois fois autour de lui avant de rentrer en Angleterre.

Dans son trajet de retour, il s'efforça de faire connaître aux destroyers anglais l'endroit où il avait laissé en mer l'avion ennemi.

Un navire américain torpillé par un sous-marin

LONDRES, 13 août. — Un communiqué officiel annonce de Washington que le navire pétrolier *Compana*, de 3.695 tonnes, de la Standard Oil Company, a été torpillé et coulé par un sous-marin allemand. Quarante-sept survivants ont été débarqués.

Le capitaine du *Compana* et quatre canoniers ont été emmenés prisonniers à bord du sous-marin.

Un nouveau parti va se constituer en Hongrie

BERNE, 13 août. — Le comte Karolyi a l'intention de prendre désormais position envers la politique extérieure et intérieure du gouvernement hongrois. Le parti Karolyi est décidé, le cas échéant, à quitter le groupe des partis qui soutiennent le gouvernement.

D'autre part, on apprend de Budapest qu'un nouveau parti politique hongrois va se fonder.

Selon le *Pesti Naplo*, ce parti, qui portera le nom de « parti national », se proposera de sauvegarder par tous les moyens, lors des négociations de paix, l'autonomie de l'armée et de la banque hongroises. Le parti renoncera à l'autonomie douanière.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Entre Cerny et Craonne, l'artillerie ennemie s'est montrée très active, notamment dans le secteur sud d'Ailles. Les Allemands ont vainement attaqué sur ce point les tranchées que nous avons conquises le 11 août. Repoussés avec de fortes pertes, ils n'ont obtenu aucun résultat.

A l'est de Reims, en Champagne, dans les régions du Casque et du Téton et sur la rive gauche de la Meuse, actions d'artillerie assez vives. Deux coups de main ennemis au bois des Caucières et à Besonvaux ont échoué sous nos feux.

Nuit calme sur le reste du front.

AVIATION. — Dans la journée d'hier, deux avions et un ballon captif allemands ont été abattus par nos pilotes. Trois autres appareils ennemis ont dû atterrir gravement endommagés.

23 HEURES. — La lutte d'artillerie s'est poursuivie très vive au cours de la journée entre Cerny et Craonne.

Les Allemands ont tenté de nouveau de nous rejeter des tranchées que nous avons conquises au sud d'Ailles. Toutes les attaques ont été repoussées et nos troupes ont réussi à progresser sensiblement à l'est de la position.

LA VILLE DE REIMS A REÇU DANS LA JOURNÉE 850 OBUS, DONT UN GRAND NOMBRE INCENDIAIRES. QUATRE CIVILS ONT ÉTÉ TUÉS, DEUX BLESSÉS. Actions violentes d'artillerie en Champagne au mont Cornillet, sur les deux rives de la Meuse et en forêt de Parroy. Aucune action d'infanterie.

Front britannique

13 HEURES. — Aucun événement important à signaler.

PRIS A PARTIE PAR M. LLOYD GEORGE, M. HENDERSON PRÉSENTE SA DÉFENSE DEVANT LA CHAMBRE DES COMMUNES

LONDRES, 13 août. — A la Chambre des Communes, aujourd'hui, M. Balfour a déclaré que les passeports pour la conférence de Stockholm n'avaient pas été accordés aux membres des Trade-Unions irlandaises, et qu'aucun passeport ne serait délivré au cas où la demande en serait faite :

M. Bonar Law a fait ensuite les déclarations suivantes :

« Les conseillers de la Couronne ont avisé le gouvernement qu'il serait illégal de permettre à une personne quelconque, résidant dans les dominions de Sa Majesté, d'entrer en conférence avec des sujets ennemis sans une permission de la Couronne. »

« Le gouvernement a décidé de refuser la permission d'assister à la conférence de Stockholm. (Applaudissements.) »

« La même décision est prise par les gouvernements des États-Unis, de la France, de l'Italie, avec lesquels le gouvernement anglais est en communication à ce sujet. »

Dès que M. Bonar Law eut fait la déclaration qu'on vient de lire, M. Henderson monta à la tribune.

Dès les premiers mots, il se plaignit amèrement de la campagne de presse organisée, dit-il, contre lui par M. Lloyd George et ses anciens collègues du cabinet à la suite du vote de la conférence travailliste.

Il regretta, en particulier, de n'avoir appris que par les journaux l'acceptation de sa démission.

Reprenant ensuite les faits par ordre chronologique, il déclara que loin qu'il eût arrangé son voyage à Paris sans prévenir ses collègues, la question avait fait l'objet d'une délibération du conseil de guerre vingt-quatre heures avant son départ et qu'il en avait averti par dépêche M. Lloyd George, alors à Paris.

Cette affirmation provoqua l'intervention du premier ministre, qui déclara que la seule dépêche reçue par lui annonçant l'arrivée de M. Henderson avec quatre délégués russes et M. Mac Donald, mais ne faisant aucune allusion au conseil donné par l'exécutif du Labour Party d'accepter l'invitation à la conférence de Stockholm.

M. Bonar Law, enfin, ajouta que lorsque le comité de guerre fut prévenu, tous les arrangements pour le départ étaient terminés et que le comité en exprima sa désapprobation.

Les explications de M. Henderson

« Il n'en reste pas moins, répliqua M. Henderson, qu'il y eut un conseil de guerre et que j'y mis mes collègues au courant de l'avis donné par moi la veille à l'exécutif du parti d'accepter l'invitation d'aller à Stockholm. L'opinion générale étant contre moi, j'offris de mettre fin aux difficultés en démissionnant. »

« Le lendemain de mon retour de Paris, je mis M. Lloyd George au courant de la situation et il m'invita à participer à nouveau à la réunion du comité de guerre, mais avant de m'introduire on me fit attendre une heure, ce dont je me plaignis hautement. »

« Peu après eut lieu le débat à la Chambre et la majorité s'étant montrée hostile à toute participation à la conférence de Stockholm, j'espérais que la question serait à nouveau discutée au conseil de guerre ; or, il n'en fut rien. »

« Dans l'intervalle, l'avis des autorités judiciaires, formellement opposées à l'octroi de passeports, ayant été communiqué aux membres du gouvernement, je fis savoir que si cet avis devait être suivi, je n'avais pas d'autre solution que de choisir entre ma situation de secrétaire du Labour Party et mon poste de ministre. Je suggérai également qu'en cas où le Labour Party déciderait d'aller à Stockholm, aucun membre du gouvernement ne devrait faire partie de la délégation. »

« Mes collègues travaillistes ayant estimé que le refus de délivrer les passeports ne devait pas être annoncé à la conférence de vendredi, je pensais qu'il serait communiqué aux Communes jeudi. »

« Comme il n'en fut pas ainsi, je n'ai pas cru devoir, n'en ayant pas été prié, et cela étant contraire aux vues de mes collègues ouvriers, de faire connaître à la conférence les intentions du cabinet. »

« Si on me l'avait d'ailleurs demandé, je n'aurais pu que démissionner avant. Si je l'avais fait, la majorité pour Stockholm eût été plus grande encore. Je laisse la Chambre et le public juges de ma conduite. »

« Vendredi, je n'ai parlé que comme se-

crétaire du Labour Party, et je me suis efforcé de ne laisser aucun doute à ce sujet. »

« En ce qui concerne le télégramme signalant la modification survenue dans l'attitude de la Russie, je n'en ai pas fait état, attendu que cela n'était possible qu'avec une autorisation, et, de plus, je ne parlais pas comme membre du cabinet. Je me suis néanmoins attaché à donner l'impression générale de cette dépêche en insistant sur ce fait que les décisions prises à Stockholm ne lèveraient aucun gouvernement. »

« Ce n'est qu'à sept heures du soir, vendredi, que j'eus connaissance de la dépêche de M. Kerensky. Je n'ai donc eu aucune intention de cacher quoi que ce soit à la conférence. Si je n'en dis pas plus long sur Stockholm, c'est parce que j'estime préférable, dans l'intérêt public, d'attendre pour cela. »

M. Lloyd George, qui prit ensuite la parole, maintint entièrement tous les faits énoncés dans sa lettre rendue publique.

« Aucun d'eux, dit-il, n'a été démenti par le précédent orateur, sauf en ce qui a trait à son changement d'attitude concernant Stockholm, il prétend nous en avoir informé. Or, les souvenirs des huit membres du cabinet qui assistèrent au conseil, et le résumé de la séance que j'ai revu est conforme à ces souvenirs, ne laissent aucun doute. Tous étaient persuadés qu'il démissionnerait vendredi le voyage à Stockholm. »

« La meilleure preuve que telle était bien son intention est que M. Henderson m'écrivit vendredi que, finalement, il était arrivé à la conclusion qu'il devait s'en tenir au conseil donné à l'exécutif. »

« Pourquoi m'écrivit-il cela s'il ne s'était pas précédemment rangé à notre avis ? »

« Pourquoi n'avoir pas prévenu auparavant ses collègues ? Il n'aurait pas pu aller comme membre du cabinet de guerre déclarer qu'il était dans l'intérêt de la Russie d'envoyer des délégués à Stockholm. »

M. Lloyd George affirma à nouveau sa conviction que si les représentants ouvriers à la conférence avaient su que les gouvernements français, italien, américain et britannique étaient opposés à toute participation à Stockholm, s'ils avaient su que le gouvernement russe, bien que ne pouvant pas empêcher les délégués de se rendre en Suède, considéraient la chose comme une pure affaire de parti, ils se seraient prononcés différemment.

« M. Macdonald a pu déclarer que M. Kerensky tenait la conférence de Stockholm pour nécessaire, et seul M. Will Thorne l'a contredit, ajouta-t-il. »

Pas de fraternisation avec l'ennemi !

Après avoir insisté sur le fait que le premier télégramme sur le changement de l'attitude russe fut bien communiqué à M. Henderson dès jeudi soir et exprimé le regret qu'il n'eût pas été signalé aux délégués ouvriers, M. Lloyd George conclut :

« Rien ne pourrait être plus fatal que de tenir une conférence avec les représentants ennemis, au moment où la première mesure prise par le gouvernement russe pour rétablir la discipline consiste justement à empêcher la fraternisation avec l'ennemi sur le front. C'est la conclusion à laquelle sont arrivés les quatre gouvernements alliés. »

« Tous estiment que si les termes de paix doivent être discutés, ce doit être par les représentants de toute la nation ; je suis le dernier à nier la puissance de la classe ouvrière, mais elle ne constitue pas toute la nation. Or, c'est la nation tout entière qui doit faire la paix. Nous ne ferions pas notre devoir envers nos alliés et particulièrement envers la Russie, si nous soutenions de tels projets en faveur d'une paix arrangée par un parti. »

De vifs applaudissements saluèrent cette péroraison.

L'Allemagne n'accordera de passeports à ses socialistes qu'à certaines conditions

Le *Petit Parisien* reçoit la dépêche suivante :

AMSTERDAM, 13 août. — J'apprends de bonne source que M. Michaelis a décidé de donner des passeports pour Stockholm aux socialistes allemands à condition qu'ils refusent de discuter la question des responsabilités de la guerre.

Au cas où la question serait portée à l'ordre du jour, les socialistes allemands devraient s'engager à ne pas prendre part à la discussion.

L'ÉTAT DE SIÈGE A ÉTÉ DECLARÉ HIER A MADRID

MADRID, 13 août. — La grève s'est généralisée dans les premières heures de la nuit.

Les ouvriers maçons, les typographes, les charpentiers, ainsi d'ailleurs que les ouvriers appartenant aux autres corps de métiers ont abandonné le travail au fur et à mesure qu'ils en recevaient l'ordre. Ils sont rentrés paisiblement à leur domicile.

On ne signale aucun incident. Quelques-uns des grévistes ont déclaré qu'ils agissaient seulement d'une grève de 24 heures, de solidarité envers les cheminots.

Les maisons de commerce restent ouvertes comme d'habitude.

Un communiqué officiel déclare que le gouvernement possède aujourd'hui de plus amples renseignements sur les mesures entreprises pour provoquer la grève générale en Espagne.

Le gouvernement connaît les véritables fins que se proposent les organisateurs de la grève des cheminots et a pris toutes les précautions pour garantir la liberté du travail.

M. Dato a réuni au ministère de l'Intérieur les ministres de l'Instruction publique, de la Guerre et du Fomento.

M. Sanchez Guerra, ministre de l'Intérieur, a eu ensuite une longue conférence avec les autorités de Madrid, pour assurer le ravitaillement de la capitale en pain et en viande.

Un grand conseil des ministres a commencé ce matin à 11 heures.

L'état de siège est déclaré

MADRID, 13 août. — Le comité directeur de l'Union générale des travailleurs ayant déclaré la grève générale sans avis préalable, le gouvernement a rendu, à l'issue du Conseil des ministres, un décret proclamant l'état de siège dans toute l'Espagne. Ce décret a été affiché à Madrid aujourd'hui à quatorze heures.

Les capitaines généraux de toutes les régions de la Péninsule ont reçu des instructions spéciales, afin d'assurer l'exécution des ordres du gouvernement. — (Radio.)

Une mission scientifique est arrivée des États-Unis

M. Léon Bourgeois, ministre du Travail et de la Prévoyance sociale, a présenté au président de la République M. le docteur Farrand, de l'Institut Rockefeller, et les membres de la mission américaine, venus en France pour étudier l'organisation de la lutte contre la tuberculose et prêter à l'œuvre du comité national le concours scientifique et matériel des institutions de la République alliée.

L'affaire du chèque

M. Drioux, juge d'instruction, a fait pratiquer des perquisitions au domicile et dans

Le pain aux armées

M. René Besnard, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, a donné des instructions pour qu'il soit rendu compte chaque mois des économies réalisées à la suite des mesures prises en vue de supprimer les perceptions abusives de pain dans l'armée.

D'autre part, une enquête a été ordonnée pour vérifier si la ration de pain allouée aux hommes de troupe est suffisante pour les besoins des soldats de la classe 1918.

Un scandale à Berlin

AMSTERDAM, 13 août. — Le correspondant à Berlin du journal *l'Express d'Amsterdam* rapporte qu'un scandale vient d'éclater à Berlin.

Ce journal ne publie pas de détails sur le fond de l'affaire, mais la conclusion en a été la mise en disponibilité du prince Léopold de Prusse.

C'est l'empereur lui-même qui semble avoir pris, de son propre mouvement, cette décision, sur les véritables motifs de laquelle on se perd en conjectures.

L'EFFORT FINANCIER

Les Bons et Obligations de la Défense Nationale

Le magnifique succès obtenu aux États-Unis par l'Emprunt de la Liberté, aussi bien que l'activité prodigieuse apportée aux préparatifs de guerre, témoignent de la résolution qui anime nos Alliés et de la vigueur avec laquelle ils entendent poursuivre la lutte pour en hâter la conclusion.

Cette préoccupation est aussi la nôtre et nous devons nous rivaliser d'ardeur pour accroître les ressources du Trésor, contribuant par la même à développer les moyens d'action de nos armées.

Dans ce but, nous pouvons acheter soit des Bons, soit des Obligations de la Défense nationale.

Les Bons favorisent les placements temporaires et rapportent 4 % à 3 mois et 5 % à 6 mois ou un an. L'intérêt est payable d'avance et exempt d'impôts.

Les mêmes avantages se retrouvent dans les nouvelles Obligations de la Défense nationale émises au pair, c'est-à-dire à 100 fr. par 5 francs de rente et dont le porteur peut, à son gré, réclamer le remboursement au bout de la première année, et ensuite de six mois en six mois. Si le titre est conservé jusqu'à son échéance, dans cinq ans, il donne droit à une prime de six mois d'intérêts supplémentaires.

Vittel-Grande Source

contre-poison de l'acide urique

L'ESCALE ESPAGNOLE

PAR

A. LARISSON

O bienfaisant sommeil que l'on goûte à bord d'un navire ancré dans des eaux neutres ! Ce n'est pas qu'on dorme moins profondément à la mer. Mais la quasi-certitude qu'on se réveillera, le matin, dans le lit où on s'est couché la veille au soir et celle qu'on ne sera jeté sur pied par aucune alerte donnent à l'insomnie même une douceur de béatitude. Je me levai tard, ce jour-là, et m'attardai à flâner entre ma salle de bains et mon petit déjeuner. Quand je montai sur le pont, je fus ébloui par le vigoureux paysage de la baie de Viverals, en touches de soleil éblouissantes et en ombres lourdes et bleues projetées par les hautes falaises. J'allai saluer Sarah, qui était effondrée, la mine toute défaite, dans un grand rocking-chair.

— Je voudrais être morte ! me déclara-t-elle sans préambule.

— Hola ! cria-t-elle, qu'est-ce qui vous prend ?

— Il me prend que je suis lasse de toutes ces horreurs ! Savez-vous combien d'hommes nous avons noyés hier soir, par hasard, en abordant involontairement le sous-marin au mouillage ici ? Quatre ! Est-ce la guerre cela ?

— Mais certainement, il y a des nécessités pénibles...

— Oui, pénibles ? interrompit-elle amèrement. Eh bien, à qui sont-elles pénibles ? Est-ce à mon père, qui était pourtant le plus noble et le plus chevaleresque des hommes jusqu'à ces derniers jours ? Est-ce à votre diabolique Bouyssol ? Regardez-le !

Je le regardai, le brave garçon, déambulant à grands pas aux côtés du petit lord Hurricane ; il offrait la parfaite image de la bonne humeur sans nuage, se frottait les mains, riait en parlant, et je crois même, Dieu me pardonne ! qu'il se permettait de taper amicalement dans le dos du noble vieillard. Je ne crois pas qu'aucun autre être au monde ait jamais osé cela.

— Quelle brute ! dit Sarah.

— Non, dis-je, ce n'est pas une brute, c'est un séducteur. Pensez-vous que lord Hurricane, si chatouilleux sur l'étiquette, si parfait gentleman, se fût laissé approcher par un butor, il y a, dans l'apparent laisser-aller de Bouyssol, une très réelle distinction qui vient d'un grand cœur et d'un esprit réellement supérieur. C'est pourquoi un lord de la vieille école peut traiter avec lui de pair à compagnon.

— Joli séducteur ! siffla Sarah entre ses lèvres admirables, gonflées de dépit. Il se donne vraiment beaucoup de peine pour plaire !... Je ne pense pas qu'il m'ait regardée une seconde fois depuis le jour où il est arrivé.

... Enfin, je comprenais ! Quel profond politique, quel maître que ce marin de fortune, roulier des mers, promu par d'incroyables exploits au rang des plus ambitieux marins de carrière, puis dédaigneux de cette gloire de petite chapelle et lancé par orgueil dans l'obscurité de la grande guerre, et puis encore, par hasard, mis en présence de la femme la plus délicate, la mieux faite pour l'éblouir et le séduire, maître de lui au point de paraître l'ignorer afin de l'exaspérer !...

Je voulais en avoir le cœur net. Je m'approchai de lui et de lord Hurricane :

— Bonjour, sir, dis-je. Avez-vous vu miss Sarah, ce matin ? Elle ne paraît pas bien.

— Ma chère Vieille Doublure, — il affectait avec une intention hautement familière, cordiale et désobligeante, de me décorer, à titre permanent, de cette appellation que m'avait donnée Bouyssol dans un moment d'expansion — je bénis le sort qui a donné à Sarah, dans votre personne, une tante précieuse. Jusqu'ici privée de cet objet, par infortune de famille, je crains qu'elle n'en abuse maintenant pour s'épancher dans votre sein de maux imaginaires. C'est une fille courageuse et en bonne santé. Vous me demandez si je l'ai vue « ce matin » comme, si je ne la regardais jamais. L'œil d'un père vaut mieux que celui d'une tante, même passagère.

En dépit de son persiflage, je voyais très bien qu'il était inquiet. Il s'éloigna pour aller vers sa fille.

— Est-elle vraiment souffrante ? me demanda Bouyssol d'un ton qui n'était pas indifférent.

— T'en fais pas pour Sarah ! dis-je.

— Pourquoi m'en ferais-je ? Elle est si loin de moi ! Tu veux dire qu'il est ridicule de ma part de s'intéresser même à sa santé ? Merci, mon vieux ! Je le sais, va ! La fille d'un lord, et surtout celle-là, reine, j'imagine, entre les filles des lords, n'est pas bonne à regarder pour les yeux d'un Bouyssol... Ils s'y brûleraient en vain... Parlons d'autre chose, veux-tu ?

Il me prit par le bras pour m'entraîner vers la coupée où venait accoster une barque espagnole. Un magnifique brigadier de carabiniers en sortait et je devais, en

(1) Voir Excelsior des 30 mai, 13, 19, 26 juin, 3, 10, 17, 23, 31 juillet, 7 août.

LES PILULES PINK TUENT L'ANÉMIE

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

LES COURS

— L.L. MM. le roi et la reine d'Angleterre reçoivent en ce moment, au château de Windsor, S. A. R. le comte de Flandre, le vicomte Chaplin, l'archevêque de Worcester et le vice-amiral sir Rosslyn Wemyss.

— S. M. le roi d'Italie a conféré le grade de chevalier de l'ordre militaire de Savoie à S. A. R. le prince Albert d'Angleterre, lieutenant dans la marine royale britannique.

— Sir Joe Jellicoe a été nommé grand-croix du même ordre et sir David Beatty grand-officier.

CORPS DIPLOMATIQUE

— Le capitaine Tami, attaché militaire à l'ambassade du Japon à Londres, est à Paris pour quelques jours.

— M. Thierry, attaché à l'ambassade de France en Angleterre, vient également d'y arriver.

INFORMATIONS

— Le prince de Brancovan, membre du parlement roumain, le duc et la duchesse de Lerma font un séjour à Paris.

CITATIONS

— L'enseigne de vaisseau de première classe Gilbert de La Rocheffoucauld vient d'être nommé lieutenant de vaisseau et décoré de la croix de guerre, avec la citation suivante :

« A fait preuve des plus hautes qualités militaires en gardant avec une rare énergie, contre des sous-marins ennemis, une longue croisière, au cours de laquelle il eut deux engagements au canon. Par son action, intelligemment conduite, apporta une protection particulièrement efficace à la navigation commerciale, sauva plusieurs navires, secourut des naufragés. »

Ce vaillant officier est le fils du duc de La Roche-Guyon et arrière-petit-fils du duc de La Rocheffoucauld.

— Le capitaine Jacques de Ranglaure, du 32^e d'infanterie, dont nous avons annoncé la mort glorieuse à l'âge de vingt ans, a été cité à l'honneur de l'armée comme « modèle de bravoure et d'abnégation ». Il était novice de l'ordre de Saint-Benoît, fils du directeur de la Société Générale de Poitiers et frère du lieutenant Henri de Ranglaure, fiancé à Mlle Marie-Thérèse Driant, fille du regretté colonel Driant.

NAISSANCES

— Mme Jean Tommy Martin a mis au monde une fille, Marie-Rose.

MARIAGES

— En la cathédrale de Rouen vient d'être béni le mariage de M. Léon-Alexandre Hutton, ancien chef adjoint du sous-secrétariat d'Etat au ministère de la guerre, sous-préfet, lieutenant au régiment de marche des spahis marocains, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre, fils du chef d'escadrons en retraite, officier de la Légion d'honneur, avec Mlle Denise Olivier.

Les témoins du mariage étaient : M. Albert Lebrun, député de Meurthe-et-Moselle, ancien ministre de la Guerre, et M. Jean Labregère, secrétaire général de la Seine-Inférieure ; ceux de la mariée : Mme veuve Devaux, sa tante, et M. Henri Olivier, son cousin.

— Le mariage du lieutenant Léon Hemeleers du Mortier, de l'armée belge, chevalier de l'ordre de Léopold, décoré de la croix de guerre, fils de M. Hemeleers du Mortier, membre du parlement belge, avec miss Una Shenley, fille de M. et Mme Shenley, vient d'être célébré en l'église Saint-Margaret, à Londres.

DEUILS

— Les obsèques de M. Edmond Bordes viennent d'être célébrées en l'église Saint-François de Sales.

La levée du corps a été faite par l'abbé Pagès, curé de la paroisse.

Le deuil était conduit par le baron Charles Petiet, beau-frère du défunt, M. Marcel Petiet, son neveu, M. Jules Jeannot, son oncle, et les autres membres de la famille.

Nous apprenons la mort :

De M. Jacques Castex, fils du docteur André Castex et de Mme Castex, mort glorieusement à vingt-quatre ans. Le bâtiment qui le portait à Salonique a été torpillé et a sombré.

De capitaine Dolphy Simonet, adjudant-major au 23^e d'infanterie coloniale, officier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, tombé glorieusement pour la France à Craonne.

De lieutenant A. Remesoy, du 5^e régiment russe, mort à l'hôpital du lycée Michelet à Vanves, Professeur à l'académie théologique de Moscou, il s'était engagé comme volontaire et avait été promu officier.

De commandant Giuseppe Rosset, consul général d'Italie.

De M. Jules Hudelet, ancien sous-directeur du Ménestrel, qui vient de mourir à Vaucresson.

De Mlle Germaine de La Motte, fille du lieutenant J. de La Motte, du 10^e cuirassiers, petite-fille de M. de La Motte, ministre plénipotentiaire à la retraite, décédée à l'âge de quatre ans, à Noirans (Dauphiné).

Prenez d'urgence les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

LAIT CONDENSÉ FARINE LACTÉE

NESTLÉ

En Vente chez les Pharmaciens Epiciers Herboristes

LA MARQUE PRÉFÉRÉE

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Sur le front anglais, les Allemands ont perdu la maîtrise de l'air. C'est un fait aussi sûr que l'existence du soleil. Et même plus sûr : cet astre est si souvent voilé en ce moment !

Le 5 août dernier, après les épouvantables tempêtes des jours précédents, il y eut une éclaircie de quelques heures. Les conditions de visibilité redevinrent à peu près normales. Alors, sur un front très restreint du champ de bataille, un observateur que je connais, et qui fumait philosophiquement une cigarette, assis sur le rebord d'un trou d'obus, compta en quelques minutes vingt et un avions anglais qui venaient de s'élever dans le ciel, vide peu d'instants auparavant.

Ils formaient des équipes — on pourrait dire des « compagnies », comme pour certains oiseaux — et se dirigeaient en triangles réguliers, tels des canards sauvages, vers les lignes boches. Il est impossible de rendre l'impression d'ordre et de force que donnait ce spectacle. Il n'y manquait qu'une chose pour le rendre plus dramatique encore : une tentative de l'ennemi pour réagir contre cette invasion audacieuse des appareils qui venaient scruter le secret de ses lignes.

L'observateur finit par se dire : « Et les avions boches ? Il n'en viendra donc pas ? C'est vraiment trop facile ! On n'en voit pas un seul ! »

Tout à coup il entendit un bref et strident coup de sifflet : un avion allemand, un avion de chasse, venait d'être signalé. Mais la défensive était, du côté anglais, aussi bien réglée que l'offensive. De toutes parts, au coup de sifflet, des batteries s'étaient mises à tirer contre l'avion ennemi. Celui-ci ne fut pas atteint. Mais il était trop menacé : bientôt il fit demi-tour, laissant le champ libre à ses adversaires.

Il est des cas cependant où les avions allemands essaient de lutter. Leurs moteurs sont bons. Mais c'est le cerveau de l'appareil, l'aviateur, qui, alors, ne semble pas pouvoir « étaler ». Il y a à quelques jours, un aviateur anglais fut attaqué par un appareil plus puissant, mieux armé que le sien. Et il avait le soleil dans les yeux, il se trouvait pratiquement aveuglé. Il n'aurait pas sa situation. A plusieurs reprises, il n'échappa à la destruction qu'en faisant cabrer son appareil. Pour comble de malheur, par deux fois sa mitrailleuse s'enraya. Alors, se fiant à son adresse, il prit la fuite aussi près de terre que possible, rasant les arbres et les haies comme une hirondelle au cœur de l'orage. Et, en même temps, il réparait sa mitrailleuse.

L'avion ennemi le poursuivait. Mais, dans cette véritable « course de haies », il épuisa les munitions de sa mitrailleuse. L'Anglais, qui venait de remettre la sienne en état, l'attaqua à son tour : le chasseur devint chassé. Et le chassé, qui avait perdu la tête, vint s'écraser contre un arbre.

Du côté anglais, ce ne sont pas seulement les appareils qui sont plus nombreux, ce sont les hommes qui sont meilleurs.

Pierre MILLE.

Alors, attendons !

Quelques Parisiens, ayant été chercher leur feuille de déclaration, l'ayant remplie, puis l'ayant rapportée, ont pensé qu'ils pouvaient se rendre chez le charbonnier leur voisin. Non point pour lui demander du charbon (ils ne sont pas si naïfs), mais pour le prier de les inscrire sur son livre noir.

Ainsi, pensaient-ils, le charbonnier prendra ma commande, qu'il ne la livrera que plus tard, lorsque nous aurons, nous, notre carte, et lui, du combustible. Nous créons de l'ordre. Nous sommes prévoyants. Grâce à nous, on ne verra point de longues files devant la boutique charbonnière, quand les frimas seront venus.

Mais, impassible derrière son comptoir, le charbonnier n'a voulu rien entendre. Et il n'inscrira rien tant que nous n'aurons pas la carte. Il attend que nous l'ayons tous et que, tous à la fois, nous nous précipitions dans sa boutique trop petite, que nous exigeons tous notre charbon pour le même jour et qu'ayant fait queue pendant des heures des femmes tombent de fatigue et d'énerverment.

Alors le fournisseur se prendra la tête à deux mains et dira que nous le rendons fou.

Mais, en ce moment, il se croise les bras. Il dit qu'il n'a pas d'instructions. Ce qui, d'ailleurs, doit être vrai.

Amour, amour...

Tout près d'atteindre la soixantaine, M. Pierre Graffard pensa qu'il n'était point trop tard pour épouser une riche veuve de Bois-Colombes. Mais il constatait avec ennui que les belles sont favorables aux militaires. Et il n'était pas militaire. Il était seulement employé, retraité du P.-L.-M.

Un beau matin, il se décida à acheter un uniforme. Mais il fut modeste et réservé. Il ne s'habilla point en aviateur. Il se berna au costume de sapeur-pompier. Il est vrai qu'il y fit coudre quatre galons et y accrocha une quantité notable de décorations.

Ainsi vêtu, il sortait, le 15 juin dernier, de sa maisonnette de Levallois, lorsqu'un agent lui mit la main au collet. Il voulut soutenir qu'il était capitaine honoraire des pompiers de Bois-Colombes et s'était cru le droit de se promouvoir commandant, après cinq ans. L'agent n'écouta rien et le mena en prison.

Hier il a comparu devant la 10^e chambre correctionnelle. Les juges, sachant que « un pompier, ça fait presque un guerrier », et soucieux de défendre le prestige des sapeurs-pompiers, se sont montrés sévères. En vain un médecin aliéniste vint leur déclarer qu'il avait constaté l'affaiblissement psychique de l'inculpé. Celui-ci, pour port illégal d'uniforme, a été condamné à quinze jours de prison.

Nos maîtres

A Bar-sur-Aube, deux laitiers vendaient le lait plus cher que de raison. Jusqu'ici rien que de très habituel.

Ces deux laitiers furent cités devant les tribunaux. La chose, quoique plus rare, n'est point absolument surprenante.

Mais attendez la suite !

Que se passe-t-il, d'habitude, lorsqu'un laitier est condamné à 500 francs d'amende pour avoir provoqué la hausse du lait ? Ce laitier rentre dans sa laiterie, l'oreille basse ; le lendemain, il sert ses clients d'un air de

contrition, et ce sont les clients qui ébauchent un sourire de triomphe, en posant sur la caisse le prix du litre de lait, un prix modeste, juste, raisonnable.

Or, les deux laitiers de Bar-sur-Aube ont été condamnés à 500 francs d'amende ; mais, au lieu de se repentir, ils ont déclaré avec assurance, en plein tribunal : « Les clients payeront pour nous ! » Et, avec la plus insolente tranquillité, ils se sont mis à vendre leur lait, quelques sous plus cher.

La situation des buveurs de lait de Bar-sur-Aube devient intenable. Les malheureux n'ont même plus la ressource de porter plainte, car nos deux laitiers augmenteraient encore le prix du lait pour couvrir les frais d'une nouvelle amende... Et, ainsi, cela pourrait aller très loin, très loin, jusqu'à la fin de la guerre et jusqu'à la fin du monde.

Marines

Miss Margaret Hunt et miss Ruth Mac Coy, dont voici la photographie, n'ont pas revêtu le costume des marins par plaisir de déguisement. Miss Margaret Hunt et miss Ruth



MISS MARGARET HUNT ET MISS RUTH MAC COY

Mc Coy se sont proprement engagées dans la marine américaine, pour la durée de la guerre.

Mais, comme elles ne connaissent rien à la manœuvre des vaisseaux, et comme, au surplus, elles ne seraient pas assez vigoureuses pour se livrer aux rudes travaux du bord, elles se sont engagées comme secrétaires. Ne faut-il pas des secrétaires à la marine comme à l'armée ? Donc, elles écriront, et elles frapperont sur les touches d'une machine à écrire.

Pourquoi vous êtes-vous engagées ? leur a demandé, le jour de leur embarquement, un indiscret reporter.

— Nous nous sommes engagées, a répondu miss Margaret Hunt, parce que c'était notre devoir patriotique de faire ainsi.

Le sosie

Napoléon III avait un sosie, M. Godillot, qui lui ressemblait, paraît-il, à un tel point que de mauvais plaisants prétendaient que lorsque le souverain était fatigué ou de mauvaise humeur c'était Godillot qui passait les revues et figurait dans les grandes cérémonies, à sa place.

M. Poincaré, lui aussi, a un ménechme, un marchand de vins du neuvième arrondissement. Il ne lui ressemble peut-être pas exactement, mais quand il est à son comptoir, coiffé d'une casquette, presque semblable à celle que le Président portait aux armées, il peut de loin faire illusion.

Aussi, dans le quartier, l'a-t-on baptisé Poincaré et vous entendez dire couramment : « Je vais chez Poincaré prendre un verre ».

Le Bulletin des armées publiera bientôt un poème populaire et dialogué, où M. Henri Ghéon a expliqué, dans un langage familier, un langage de poilu, les raisons de notre résistance et de notre volonté de vaincre. Il sera bon que ce poème patriotique fut universellement répandu.

M. Guillaume Apollinaire publiera prochainement, au Mercure, un nouveau choix de ses poèmes audacieux, savants et subtils... Le volume s'appellera Calligrammes. Nous le signalons aux bibliophiles ; les premières éditions de Guillaume Apollinaire, c'est un placement de père de famille...

LE VAILLEUR.

LA CONTRE-PARTIE

par T. H. Townsend



Le Kaiser. — Glorieuses journées pour notre front oriental, maréchal.

Hindenburg. — Plus haut, sire. Je n'entends rien avec le bruit d'enfer que font les canons du front d'Occident.

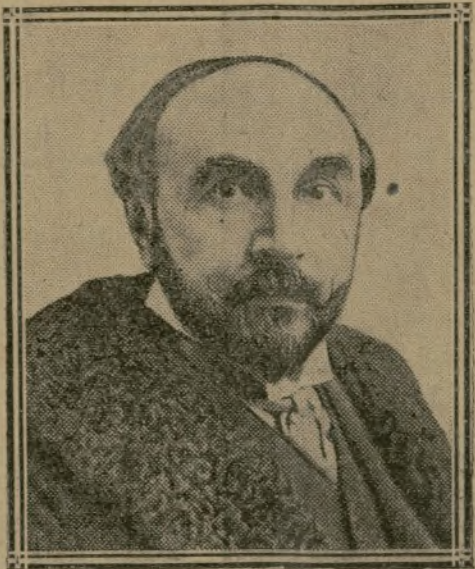
(Punch)

LES LIVRES

L'ENIGME DE GIVREUSE, roman, par J.-H. Rosny, de l'Académie de Goncourt.

Après la bataille, on rapporte à l'ambulance deux blessés qui se ressemblent comme deux frères. Ces deux frères, modernes ont même âge, même aspect, même taille, même poids, mêmes blessures... Bien plus ! Ils répondent aux mêmes noms et pré-noms. Leurs pièces d'identité sont pareilles. Pour corser encore cette affolante similitude, ils deviendront amoureux de la même jeune fille qui ne saura, ni ne voudra discerner, ni élire.

Voilà qui rajoute — oh ! diable ! l'injustice du terme quand il s'agit d'un chef-d'œuvre sans rides — voilà qui rappelle

J.-H. ROSNY AÎNÉ
(Phot. Henri Manuel.)

les inoubliables amours des deux jumeaux de Syracuse pour Mlle de Saint-Cygne, dans cette *Ténébreuse Affaire* de Balzac.

L'explication du mystère ? Eh ! mon Dieu, elle est toute scientifique. Est-il pas piquant de voir les héritiers d'Anne Radcliffe recourir au chimiste, au savant, à l'homme constitué en exactitudes, précisions et sciences, pour débrouiller l'amusant écheveau, emmêlé à plaisir, de capricieuses affabulations ? Dans nos âges positifs, la fée, le magicien, le loup-garou, ce sont l'électricien, le mathématicien, l'ingénieur... Le miracle, c'est toujours ce qui est obscur. Et qu'y a-t-il de plus obscur que la science ?

Au reste, il y a plaisir à voir le maître de la *Vague Rouge* et de la *Mort de la Terre* jongler, si l'on peut dire, avec les difficultés. Quelle incomparable maîtrise ne faut-il pas posséder pour arriver, à force d'ingéniosité et d'observations aiguës, à donner au plus fantastique des romans l'allure poignante quotidienne et tragique d'une série de communications ?

ANTHOLOGIE DES BALLADES FRANÇAISES, 1897-1917, par Paul Fort.

« Tout ce qui n'est pas prose est vers, et tout ce qui n'est pas vers est prose... » Cette sublime jeannoterie est du maître de langues de M. Jourdain. Au temps du *Bourgeois gentilhomme* elle paraissait fort piquante... Elle le paraît moins aujourd'hui que nous connaissons mieux le miraculeux trésor de nos antiquités nationales ; que nous rendons tardivement justice aux ronsardismes néologiques, aux didactiques de la pléiade qui suèrent sang et eau à scander des hexamètres et des pentamètres français ; qui rêvèrent de libérer les muses gallicanes de ce hochet puéril, de cette marotte aux gretots d'or : la rime. Nous sommes infiniment moins pieux que ces majestueuses perruques jansénistes. Nous ne chantons point au lutrin les hymnes virgiliennes de ce sac-à-vin de Santeuil. Nous ne servons point la messe avec humilité. Nous n'allons point cueillir dans les Antéuls les lilas et les roses en louant Dieu de tout, comme Garro. Mais, quoique indignes, nous ne dédaignons pas ces proses rythmées, ces belles séquences, harmonieuses, sinuées, capricieuses, dont l'Eglise orne, aux grands jours, ses messes à alléluia redoublées.

L'ignorance des choses du passé entraîne, inévitablement, celle des choses à venir. Les prophètes les plus clairvoyants ne sont, le plus souvent, que des érudits... Le pauvre hère qui enseignait au nouveau riche Jourdain et les arcanes de la philologie, et les phases de la lune, devait croire dogmatiquement à la pérennité de l'alexandrin sonore et mnémotechnique. C'était le temps que le bon Nicolas, génial porte-fort, affirmait que la muse fantasque avait été enfin réduite « aux règles du devoir ». Dirait-on pas qu'il s'agissait de la plus bourgeoise des épouses ?

Ah ! certes ! ni lui, ni le maître de langues du *Bourgeois gentilhomme*, ni Molière — et les dieux savent si ce gassendiste-là était moderne ! — n'avaient prévu la période musicale cadencée comme une strophe du sonnet Buffon... Et les vertigineuses complaintes du sublime pleurnicheur Jean-Jacques... Et les véléments et pieux mensonges du vicomte René de Chateaubriand... Et les tristes byzantines d'un Mendès ou d'un Péladan... Et les ballades — ballades baladantes — du poète balladeur Paul Fort, qui pousse, comme un cerceau, sa précaire couronne de prince dans les capricieuses allées du jardin de la France ! Ils n'eussent point admis sans protestation cette judicieuse remarque de Joubert : « Comme il y a des vers qui se rapprochent de la prose, il y a une prose qui se rapproche des vers ». Voilà qui leur eût paru très hétérodoxe. Et pourtant quelle timidité ! A dire le vrai, il n'y a ni vers, ni prose : il y a l'émotion.

A son anthologie, à la fleur de ses Ballades, Paul Fort a joint, comme une touffe d'orties, un soigneux inventaire bibliographique de son œuvre. Tout ce qui a été dit

en bien — sur Paul Fort s'y retrouve. Le moindre épithète tombée dédaigneusement de la plume du journaliste le moins lu de Quimper-Corentin y est montée en épingle de cravate. Cette modestie, cette complaisance dévotement détonnent un peu chez un poète. M. Paul Fort serait-il plus attentif au bruissement des feuilles diurnales qu'à celui des feuilles de chêne ou de laurier ? On ne voit pas du tout La Fontaine ou Verlaine tenant registre du quand-dira-t-on, avec le scrupule d'une blanchisseuse qui nombre les torchons, les nappes et les chaussettes.

Toutefois, cette statistique laudative a du bon. Le dossier fournit, aux indifférents et aux fâchés, maintes raisons d'admirer M. Paul Fort. Le cheveu, c'est que ces amplexes raisons sont fort divergentes. Celui-ci déclare qu'il est vertigineusement moderne, et celui-là, deux lignes plus bas, le compare à Virgile, à La Fontaine, à Shakespeare...

Nous craignons le vertige des comparaisons. Nous n'irons pas chercher nos mesures si loin ni si haut. Nous dirons : Paul Fort est vraiment poète. C'est un labial. C'est aussi un traditionnel. Les petits illettrés bruyants qui essayent d'en faire un révolutionnaire sont totalement dépourvus, je ne dis pas de tradition, mais d'instinct littéraire.

Dans le bon Paul Fort — car il en est un exécrable, celui des ballades soi-disant historiques, véritables narrations scolaires — dans le bon Paul Fort, vous retrouverez, comme dans les fabliaux grivois et sarcastiques, un tour vif, la ligne agreste, le sentiment pittoresque et extérieur, l'odeur spirituelle des trilles et des celliers, le ronron des tournebroches, le cliquetis des lardoires, le bourdon des cloches des abelles et des clarinettes... Et, enfin, cette stoïcité, ce bon sens mélancolique qui gouaille, godaillie et chagrine le cœur.

LA FEMME DANS LA FRANCE DE DEMAIN
par Henry Spont

Titre inexact... C'est un véritable Traité de l'éducation des Filles que refait, après Fénelon, M. H. Spont. En poids, format, désordre lyrique, son livre passe le mince lucide et préleux opuscule de l'archevêque de Cambrai. Mais, c'est incontestablement au prêtat que revient la palme de la hardiesse. Des deux éducateurs, le plus pratique, le plus moderne, le plus vivant, c'est encore le mort.

— Eleçons virilement nos filles, propose M. H. Spont. Convions-les comme leurs frères, à l'austère banquet scientifique... Ne les oubliions plus au logis, avec une institutrice qui sait, au juste, les bonnes règles, ou avec une mère qui les a oubliées...

« Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, écrivait il y a deux siècles, l'auteur de *Télémaque*. La coutume et le caprice des mères y décident souvent de tout : on suppose qu'on doit donner à ce sexe peu d'instruction. L'éducation des garçons passe pour une des principales affaires par rapport au bien public... Les plus habiles gens se sont appliqués à donner des règles dans cette matière. Combien voit-on de mères et de collègues ! Combien de dépenses pour des impressions de livres, pour des recherches de sciences, pour des méthodes d'apprendre les langues, pour le choix des professeurs ! Tous ces grands préparatifs ont souvent plus d'apparence que de solidité. Mais, enfin, ils marquent la haute idée que l'on a de l'éducation des garçons. Pour les filles, dit-on, il ne faut pas qu'elles soient savantes, la curiosité les rend vaines et précieuses ; il suffit qu'elles sachent gouverner, un jour, leur ménage, et obéir à leur mari sans raisonner. On ne manque pas de se servir de l'expérience qu'on a de beaucoup de femmes qui la science a rendues ridicules ; après qu'on se croit en droit d'abandonner aveuglément les filles à la conduite des mères ignorantes et indiscrettes... »

— Qu'est-ce que l'humanité ? se demande M. H. Spont.

Il répond : — Un amas confus d'être des deux sexes, hommes et femmes. Rien de plus, rien de moins...

« Le monde n'est point un fantôme », explique Fénelon. C'est l'assemblage de toutes les familles ; et qu'est-ce, qui peut les polir avec un soin plus exact que les femmes, qui, outre leur autorité naturelle et leur assiduité dans la maison, ont encore l'avantage d'être nées soigneuses, attentives au détail, industrieuses, insinuantes et persuasives ? Mais les hommes peuvent-ils espérer pour eux-mêmes quelque douceur dans la vie si leur plus étroite société, qui est celle du mariage, se tourne en amertume ? Mais les enfants, qui feront dans la suite tout le genre humain, que deviendront-ils si les mères les gâtent dès leurs premières années ?

Changement de corbeille fait appétit de pain bénit... Passons de la mélodieuse prose archépiscopale à celle très séculière de M. H. Spont : « Les enfants viendront. Issus d'un couple si harmonieux, ils seront beaux et forts. Le mari continuera sa tâche, la mère ne l'abandonnera que momentanément... »

« D'ailleurs, la travailleuse enthousiaste ne s'ennuie pas à la maison. Elle n'est pas impatiente de quitter cet intérieur si cordial, si intime, si ordonné, qui ne connaît pas la fièvre des réceptions, où l'on ne discute pas les questions d'intérêt, où les entretiens gardent un tour noble, élevé... »

Somme toute, cette incomparable femme de demain, c'est celle d'hier et d'avant-hier, la femme forte de Salomon, celle dont le Sage a tracé le portrait éblouissant (Proverbe XXI et seq.).

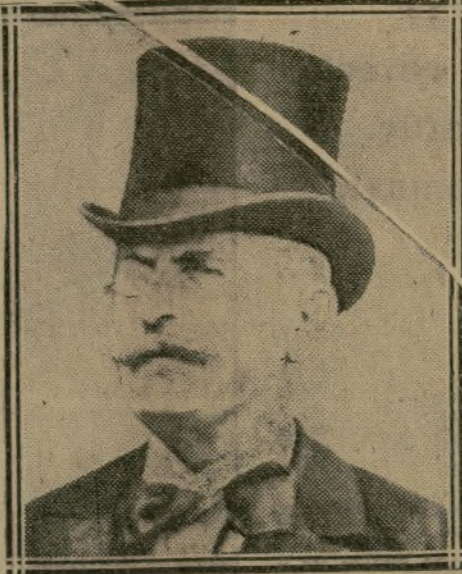
« Son prix, dit-il, est comme celui de ce qui vient de loin et des extrémités de la terre. Le cœur de son époux se confie à elle ; elle ne manque jamais des dépouilles qu'il lui rapporte de ses victoires ; tous les jours de sa vie elle lui fait du bien et jamais du mal... La force et la beauté sont ses vêtements, et elle rira dans son dernier jour... Elle ouvre sa bouche à la sagesse, et une loi de douceur est sur sa langue... Ses enfants se sont élevés et l'ont dite heureuse ; son mari s'élève de même, et il la loue... Les grâces sont trompeuses, la beauté est vaine. La femme qui craint Dieu sera louée par ses propres œuvres... »

Jean-Jacques BROUSSON.

LA CENTIÈME PROMOTION DE SAINT-CYR

La centième promotion de Saint-Cyr vient de sortir. Elle permet aux élèves de cette grande école d'héroïsme de partir à leur tour pour le front, avec le grade d'aspirant. Leur entrée dans la carrière — où nombre de leurs amis sont restés trop peu de temps hélas ! — a été saluée par un vibrant message du général comte des Garets, président de la Saint-Cyrienne, association amicale des anciens élèves.

La nouvelle promotion s'appellera *Promotion des Drapeaux et de l'Amitié américaine*.



GÉNÉRAL GARNIER DES GARETS

caïne, en « souvenir des deux grands faits historiques qui ont illuminé de leur splendeur l'année 1917. »

Celle qui est partie la première, nous dit le général de Garnier des Garets, a été baptisée *Promotion Montmirail*, la suivante, la 98^e, était celle de la *Croix du Drapeau*, la 99^e, enfin, celle de la *Grande Revanche*.

« Vous savez comment toutes se sont conduites sous le feu et quelle ardente et irrésistible conception du devoir ont eue ces jeunes gens de dix-huit à vingt ans. Tous étaient nés par le même enthousiasme, la même fièvre patriotique, le même esprit de sacrifice et le même amour de la gloire. Ils n'avaient point de suite les admissibles, mais ils avaient le respect et mieux encore l'amour de ses traditions. »

« Ils sont parties comme pour une fête ; la fête du dévouement absolu, réfléchi, de l'abnégation joyeuse, totale, nécessaire. Tout le monde se souvient de l'exemple, si souvent cité, donné par le lieutenant Alain de Fayolle et ses camarades qui firent serment de recevoir le baptême du feu gantés de blanc et le plumet de cascar au shako. Hélas ! un grand nombre. Fayolle en tête, furent victimes de leur sublime témérité, mais ils avaient montré de quelle façon on sait mourir pour la France quand on a vingt ans. »

« On a pu trouver qu'il y avait là un défi à la mort inutile autant que magnifique et déplorer la perte si rapide de ces jeunes héros, mais il est permis de croire que si si remarquables exemples de courage n'ont pas été vains et ne seront jamais perdus. »

« Les Saint-Cyriens qui ont succédé à ceux-là ont appris à devenir prudents, mais l'esprit au fond demeure le même. » Le général, attirant à lui un classeur qui contient une volumineuse correspondance, nous donne lecture des lettres les plus émouvantes.

« Voici ce que dit un sous-lieutenant : « Nous sommes à l'honneur avant d'avoir été à la peine. Nous avons reçu notre premier gala, et la Saint-Cyrienne nous ouvre les bras. Mais noblesse oblige, et la France, qui nous offre ces titres de noblesse, peut avoir confiance en nous. Si nous ne pouvons porter le shako bleu surmonté du plumet de cascar, c'est au cœur que nous portons notre panache, le « caso » de Saint-Cyr. Notre promotion sera baptisée comme ses aînées dans la fête du Triomphe — mais du plus beau triomphe, celui que nous préparons depuis quarante-quatre ans, celui de la Grande Revanche — et ce baptême sera le plus noble de tous : le baptême du sang. »

« Cet autre n'est pas animé d'une moindre ardeur, qui écrit : « La France nous a demandé notre vie ; c'est un bonheur de la donner quand on sait que la victoire en sera la fière récompense. »

Le général tire une à une ces précieuses lettres de l'humble reliquaire où elles sont classées. Elles sont datées de « quelque part, dans les tranchées » et toutes portent la même empreinte de bravoure heureuse ou de patience résolu.

Nous feuilletons ensuite le *Bulletin de l'Association* ; juin 1914. Deux pages nous rappellent que le drapeau de l'Ecole spéciale militaire avait été, le 22 avril, décoré de la Légion d'honneur, par le président de la République, en présence du roi d'Angleterre. Un écho léger souligne que le bal annuel de la Saint-Cyrienne avait été exceptionnellement brillant, le cotillon ne s'étant terminé qu'à 5 heures du matin.

Comme c'est loin tout cela, et quel contraste avec la série de noms rayés, sur la liste des deux promotions qui occupent les pages du milieu !

La première comprenait 469 élèves, la seconde 536. Un trait rouge efface la plupart d'entre eux. La guerre a fait succéder les épreuves aux grandes fêtes de l'école.

« C'est brutal et simple, nous dit le général : le nombre des sociétaires de la Saint-Cyrienne s'élevait à 6.000. Il n'est plus actuellement que de 2.000. Cela représente bien des veuves et des orphelins. Mais les secours nous viennent de toutes parts et nous devons beaucoup à la générosité américaine, qui nous permet de faire mieux que nous ne pouvions l'espérer. »

Le général prononça ces mots d'une voix un peu rude. Ne fallait-il pas dissimuler son émotion ?

Pourquoi Liebknecht meurt de faim dans une géole

Dans son grand discours prononcé devant le Reichstag au cours de la séance du 19 juillet dernier, le député socialiste minoritaire Haase, après avoir dénoncé l'existence du fameux conseil tenu à Potsdam le 5 juillet 1914, parla du député Karl Liebknecht, détenu dans les prisons de l'Etat sous l'accusation de haute trahison.

« Notre camarade Karl Liebknecht, — dit Haase, — est torturé dans une ignoble géole,

où on l'oblige à travailler comme un esclave et où on le laisse lentement mourir de faim.

Quelques rumeurs se firent entendre, à droite, mais personne n'osa nier les faits. Depuis quelques jours, les nouvelles sur l'état de santé du député socialiste sont contradictoires. La vérité est que Karl Liebknecht se trouve à toute extrémité.

Karl Liebknecht fut un des premiers accusateurs du gouvernement de son pays, qu'il

rendit responsable du déclenchement de la guerre. Dans une lettre envoyée par lui au tribunal de la Kommandantur de Berlin, le 3 mai 1916, et que la *Volksrecht*, de Zurich, seule publia bien plus tard, sans qu'aucun journal la reproduisit, Liebknecht écrivait ces mots textuels :

« Le gouvernement allemand, d'accord avec le gouvernement austro-hongrois, a voulu ce conflit, assumant ainsi la principale responsabilité. Il a mis en scène cette guerre en trompant les masses des travailleurs et le Reichstag même (silence sur l'ultimatum à la Belgique, rédaction altérée du *Livre Blanc*, suppression de la dépêche du tsar du 29 juillet 1914, qui proposait le règlement de tout malentendu par l'arbitrage), et il cherche, au moyen de systèmes déplorables, à entretenir dans le peuple un courant favorable à la continuation des hostilités. »

« Il a employé des moyens inadmissibles, tels que l'invasion de la Belgique, et du Luxembourg, les gaz asphyxiants, le bombardement des civils du haut des zeppelins, la guerre sous-marine contre les navires de commerce, le système des otages civils, l'obligation pour les prisonniers de l'Ukraine, de la Volhynie et de l'Irlande de travailler pour la guerre ou d'exercer l'espionnage contre leur patrie ; le pacte du secrétaire Zimmermann avec sir Roger Casement pour un débarquement en Irlande, de soldats irlandais, sortis des camps de concentration allemands... »

Il est facile d'imaginer quel embarras, pour un gouvernement, peut représenter l'auteur d'un pareil réquisitoire, et l'on comprend pourquoi les autorités allemandes — si elles ne s'emploient pas à la détruire — ne se soucient guère, du moins, de ménager l'existence de Karl Liebknecht. — G.-G. Z.

Le pourvoi de Mata-Hari

La danseuse Mata-Hari, condamnée par le troisième conseil de guerre à la peine de mort pour espionnage et intelligences avec l'ennemi, s'est, ainsi que nous l'avons annoncé, pourvue en révision. C'est le 17 courant que le conseil de révision siégeant au Cherche-Midi examinera le pourvoi, que soutiendra M. Clumet, le défenseur de la danseuse.

A cette même séance, le conseil se prononcera sur le pourvoi formé par l'espion Wessier, également condamné à mort par le troisième conseil de guerre.

CAPSULES DE MORRHUOL CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

LA HERNIE

N'EXISTE PLUS pour celui qui assure la réduction intégrale de son infirmité par le nouvel Appareil sans ressort de A. CLAVERIE, le seul appareil sérieux, efficace, pratique et vraiment perfectionné. Lire le *Traité de la Hernie*, envoyé gratis par M. A. CLAVERIE, 234, Faubourg-Saint-Martin, PARIS. Applications tous les jours de 9 h. à 7 h.

Maladies de la Femme LA MÉTRITE

Toute femme dont les règles sont irrégulières et douloureuses, accompagnées de coliques, maux de reins, douleurs dans le bas-ventre ; celle qui est sujette aux hémorragies, aux Maux d'estomac, Vomissements, Névroses, Aigreurs, Manque d'appétit, aux idées noires, doit craindre la MÉTRITE.

Exiger ce portrait.

La femme atteinte de Métrite guérit sûrement sans opération en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Le remède est infailible, à la condition qu'il soit employé tout le temps nécessaire.

La Jouvence de l'Abbé SOURY guérit la Métrite sans opération, parce qu'elle est composée de plantes spéciales ayant la propriété de faire circuler le sang, de décongestionner les organes malades en même temps qu'elle les guérit.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiène des Dames (la boîte 4 fr. 50, + 0 fr. 20 pour l'impôt).

La Jouvence de l'Abbé SOURY est le régulateur des règles par excellence, et toutes les femmes doivent en faire usage à intervalles réguliers pour prévenir et guérir : Tumeurs, Cancers, Fibromes, Hémorragies, Varices, Hémorroïdes, Phlébites, Faiblesse, Neurasthénie, contre les accidents du Retour d'Âge, Chaleurs, Vapeurs, Étourdissements, etc.

La Jouvence de l'Abbé SOURY dans toutes pharmacies : le flacon, 4 fr. ; franco gare, 4 fr. 60 ; 3 flacons, expédition franco gare contre mandat-poste 12 francs adressé à la Pharmacie Mac. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits) 292

Ajouter 0 fr. 40 par flacon pour l'impôt.

LES CÉLÈBRES VERRES ISOMÉTROPIQUES FISCHER

VOIR RUSSET PLUS NET, PLUS CLAIR, SANS FATIGUE.

12, B. DES CAPUCINES

Réparations immédiates.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

Le gérant : VICTOR LAVERGNAT.

Imprimerie, 12, rue Cadet, Paris. — Volmard.

ma qualité d'interprète, m'enquérir de ce qu'il voulait. Il voulait — et avec quelle hauteur ! — excuser le capitaine commandant le port, appelé à la Corogne par la santé de sa belle-mère qui était chancelante ; il voulait aussi savoir le nom du bâtiment, sa qualité, son tonnage et les motifs de son escalade. Je lui expliquai que nous étions en avarie de machine qui serait réparée dans quelques heures et que nous n'avions besoin de rien.

— Il y avait un sous-marin allemand ici, hier soir, fit derrière nous la voix tranchante de lord Hurricane.

Le brigadier, avec un sourire altier, faisait signe qu'il ne comprenait pas. Je répétai la phrase du lord en espagnol.

— Un sous-marin ? Je n'en ai jamais vu, déclara le sous-officier avec morgue.

— Ni les marins allemands qui ont débarqué à terre, hier soir, dans les canots de l'*Anadyomène* ?

— Personne n'a débarqué hier soir.

Et le brigadier, ayant salué à la cantonade, reprit le chemin de sa barque.

Nous demeurions tous perplexes, partagés entre l'idée que le brigadier se moquait de nous et celle que l'incurie et la nonchalance des autorités de Viverals dépassaient ce que l'on pouvait raisonnablement imaginer. Sarah nous avait rejoints et, penchée sur le plat-bord, elle regardait l'appareillage de la barque espagnole. Bouyssol, à un pas d'elle, se penchait aussi. Tout à coup, il fit « Oh ! » et saisit la main de Sarah, comme il aurait saisi n'importe quoi, et, désignant du doigt un homme dans la barque, dit :

— Le commandant du sous-marin !

Nous le reconnûmes tous malgré son habit de pêcheur espagnol. Il leva la tête.

— Bonjour, commandant ! cria par-dessus le bord lord Hurricane. Je vois que vous n'avez pas encore porté plainte au signor brigadier pour notre accident d'hier soir. Maintenant il écouterait, je pense, volontiers votre histoire...

La barque s'éloignait en faisant force de rames. Ce ne fut qu'au bout d'un moment que Bouyssol s'aperçut qu'il tenait toujours la main de Sarah. Il la lâcha si brusquement avec un « Oh ! pardon ! » si effrayé, qu'elle se fâcha.

— Je vous fais donc horreur ? cria-t-elle, rageuse.

Je vis que Bouyssol palissait un peu et que ses lèvres tremblaient. Lord Hurricane regardait sa fille sévèrement.

— Sarah, dit-il, dois-je vous rappeler que M. Bouyssol est notre hôte et que vous me désobligez en lui montrant plus souvent de l'humeur que de la bonne grâce ? Si vous lui accordez le quart de l'attention que vous consacrez à notre excellente Vieille Doublure, cela serait beaucoup mieux, je vous assure !

Et il s'éloigna dignement, froissé, en faisant sonner sur le pont les talons un peu trop hauts de ses escarpins et nous laissant tous trois embarrassés.

A. LARISSON.

THEATRES

La première de ce soir. — On donnera ce soir, au théâtre Antoine, la première de *M. Bourdin*, profiteur, comédie satirique de MM. Yves Mirande et Georges Montagnac.

La danse à l'Opéra. — M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, vient d'approuver le nouveau règlement de la danse qui lui a été présenté par M. Jacques Rouché.

Il est institué une section spéciale de mimique et de danse rythmique et plastique. Pour cette section, comme pour l'autre section de danse classique, les sujets sont recrutés de préférence dans les classes du théâtre ; mais on pourra également admettre, après examen par un jury spécial, des artistes ne faisant pas partie du personnel de la maison.

Ce soir : — Th.-Français, relâche ; demain, 7 h. 45, *le Baiser*, *l'Épithète en Autriche*.

Opéra-Comique, relâche ; demain, 7 h. 30, *Manon*. Odéon, 8 h. 15, *Mon ami Teddy*.

Variétés (Gut. 00-92), 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly).

Châtelet, 8 h. 15, *Dick, roi des chiens policiers*, *Gymnase*, 8 h. 45, *les Deux Vestales*.

Vaudeville, 8 h. 30, *la Revue*. Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

Antoine, 8 h. 25, *M. Bourdin*, profiteur. Renaissance, 8 h. 30, *le Paradis*.

Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *le Chemineau*. Edouard-VII, 8 h. 45, *la Folle nuit ou le Dérivatif*.

Femina, 8 h. 45, *Hello, boys !* Grand-Guignol, 8 h. 30, *la Petite Maud*.

Scala, 8 h. 20, *le Sursis*.

MUSIC-HALLS

Ambassadeurs, 8 h. 30, *la Grande Revue*. Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dim.

Le carnet de pain

Mme Prêtreux, accompagnée d'une délégation de la Ligue des Boulangères, a été reçue, hier, au ministère du Ravitaillement. Elle venait y soumettre une combinaison destinée à remplacer le carnet de pain familial qui, pratiquement, lui paraît inapplicable, du fait que tous les membres d'une famille ne se nourrissent qu'irrégulièrement à la même table. Le projet de Mme Prêtreux consiste à substituer au carnet de famille un carnet individuel, composé de feuilles avec 50 vignettes détachables, dont chacune représenterait un « sou ». Le feuilleton ne serait valable que pour dix jours et ne pourrait être reporté sur la diétaine suivante.

Ce système ingénieux offre au consommateur l'avantage d'acheter son pain où bon lui semble.

SOIGNEZ votre INTESTIN !

Pour calmer vos douleurs et au moindre symptôme de **Diarrhée, Dysenterie, Entérite, Gastralgie** prenez quelques **PASTILLES PARÉGORA**

à base du célèbre Elixir Parégorique prescrit par les sommités médicales

CHACUNE FAMILLE, CHAQUE SOLDAT sur le front devra posséder une boîte de ce merveilleux remède

Gros : **DROGUERIE CENTRALE DU SUD-OUEST, Maison G. Thomas, AGEN**

Détail : Pharmacie Ch. ROULLIER, 44, rue Montesquieu, Agen

La boîte, 0,80 cent. franco par poste

Se trouve dans toutes les Pharmacies

Dépôt à Paris : Pharmacie PLANCHE, 2, rue de l'Arrivée

POUR SE RASER La Crème ASTOR
EST LE PROCÉDÉ LE PLUS COMMODE, LE PLUS HYGIÉNIQUE ET LE PLUS ÉCONOMIQUE
Exigez bien la Marque ASTOR.

EXCELSIOR

POUR SE RASER
le meilleur procédé c'est la merveilleuse et célèbre
Crème ASTOR

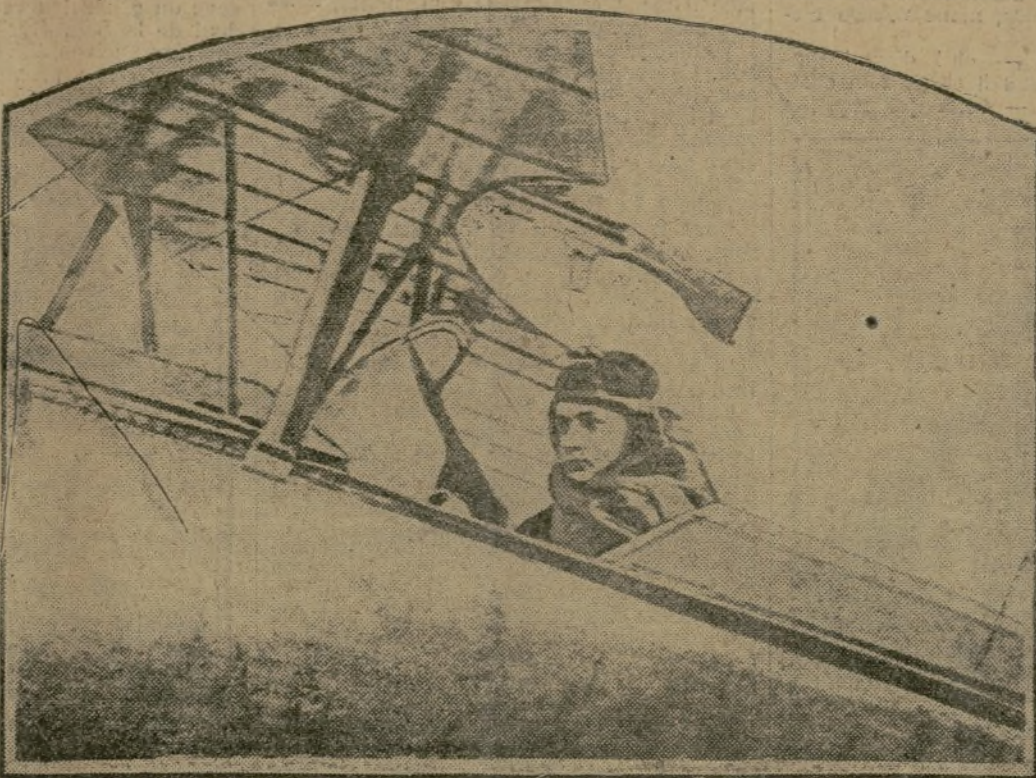
Gros Tube... 1 fr. 25
Petit Tube... 1 fr. 45
Tubo moyen... 0 fr. 65
Franco... 0 fr. 75
En vente chez les Parfumeurs, Coiffeurs, Pharmaciens et Gds Magasins.

D'APRÈS LES ALLEMANDS GUYNEMER AURAIT ÉTÉ DESCENDU A VERDUN

Die Franzosen im Kampf.

De Franschen in het gevecht.
The French in Battle.
Les Français au combat.

Der von einem deutschen Flieger bei Verdun zum Absturz gebrachte französische Kampfflieger Guyemer.
De Fransche vlieger Guyemer, die door eenen Duitschen vlieger bij Verdun neergeschoten werd.
Guyemer, a French flier, brought down near Verdun by a German aeronaut.
L'aviateur militaire français Guyemer qui a été descendu par un aviateur allemand près de Verdun.



Los franceses luchando.
Os Francezes no combate.
Francuzi w walce.
Французитъ въ боя.

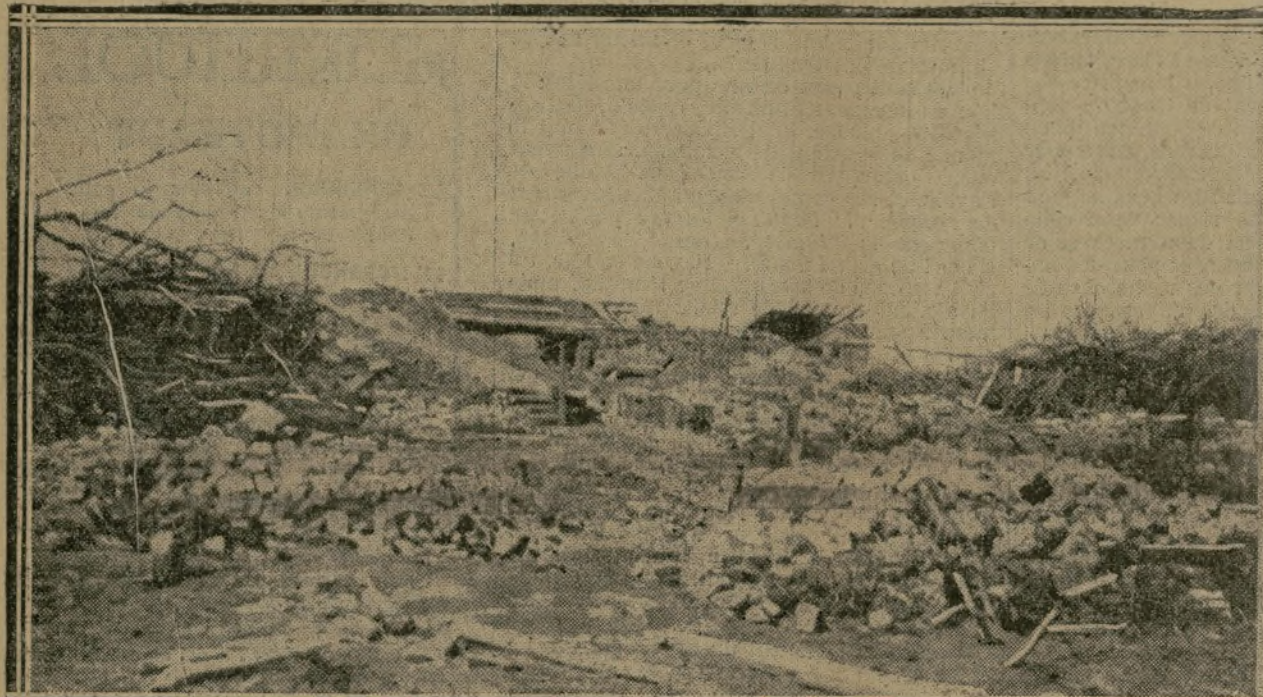
فرانسزكر مصادقه اثناسند

El aviator francés Guyemer, que fue obligado a aterrizar por un aviator alemán, cerca de Verdun.
O aviator francez Guyemer cujo aeroplano de combate foi abatido por um aviator alemão.
Zrzuony przez niemieckiego lotnika pod Verdun, francuski lotnik wojkowy-Guyemer.
Франсизкы въздухоплавателъ-бойцы Гюемеръ спадленъ отъ ежандъ германскы въздухоплавателъ подъ вердунъ.

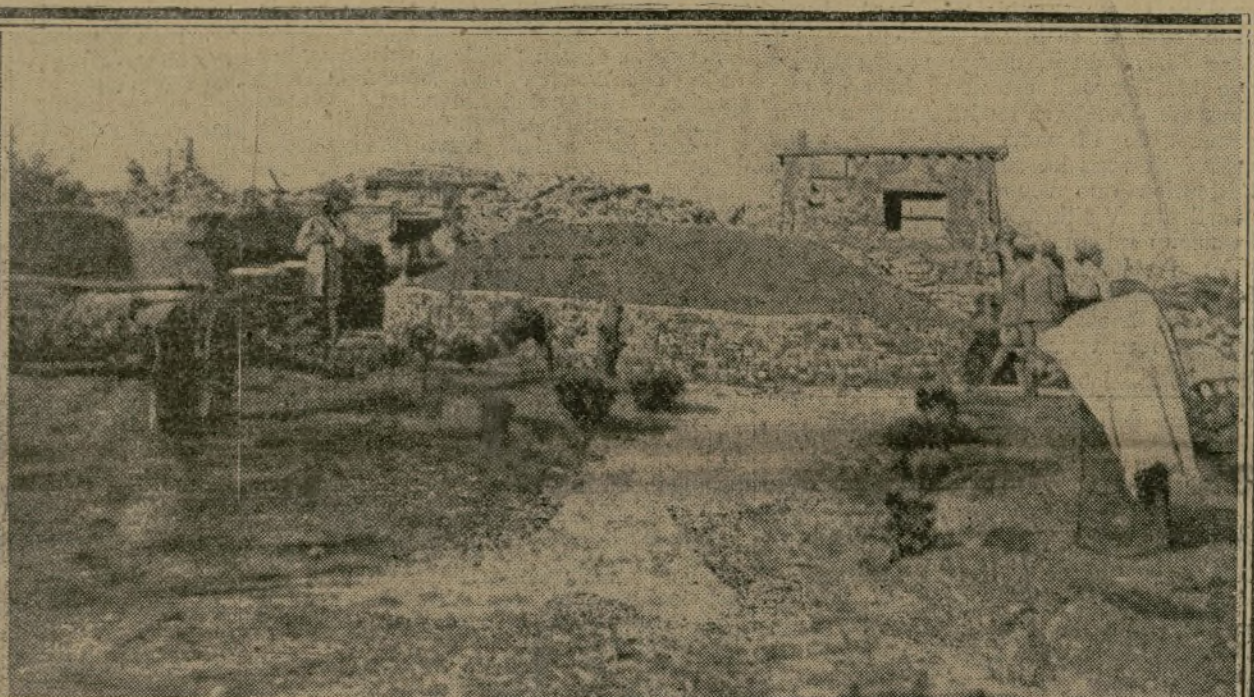
REPRODUCTION D'UNE GRAVURE DU JOURNAL ALLEMAND "WELT IM BILD" DU 12 AVRIL 1916, ANNONÇANT LA FIN DE L'«AS DES AS» FRANÇAIS
Le capitaine Charles Guynemer a abattu officiellement cinquante avions. Les journaux allemands affirment que le baron von Richtofen en a descendu cinquante-six. Il est à présumer que parmi les aviateurs alliés vaincus par cet « as » allemand quelques-uns se

portent encore assez bien. Voici, en effet, un numéro du journal illustré «Welt im Bild» «le Monde Illustré», datant du 12 avril 1916, qui annonce la victoire d'un aviateur allemand sur Guynemer. Les «tableaux» des «as» allemands ont besoin d'être révisés.

DES VILLAGES PROVISOIRES RENAÎSSENT PARMI LES RUINES

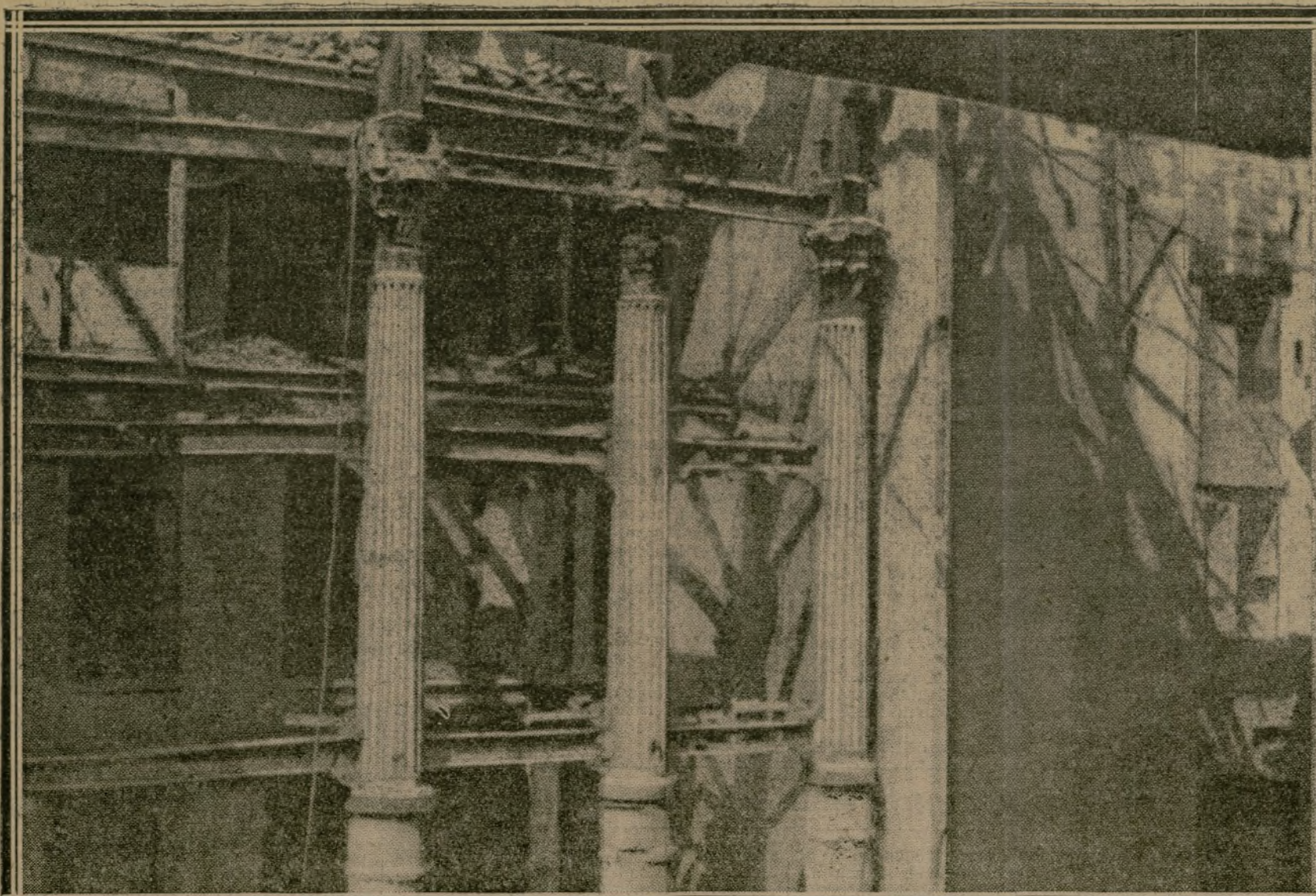


LE VILLAGE DE JUSSY AU MOMENT DE LA RETRAITE ALLEMANDE
En attendant que la paix permette de réédifier les foyers détruits, nos soldats, dans la plupart des localités libérées, ont commencé de déblayer provisoirement les ruines et de sauver ce qui pouvait l'être. Tout au moins ont-ils construit des abris et des maisons



LE MÊME DÉBLAYÉ QUELQUES JOURS PLUS TARD PAR NOS SOLDATS
avec les pierres écroulées. Voici un exemple typique de l'œuvre déjà réalisée. Notre première photo, prise lors de l'occupation de Jussy, montre l'aspect du village dévasté par l'ennemi. Quelques jours plus tard les rues sont propres et des abris sont reconstruits.

L'INCENDIE DU THÉÂTRE DU CAPITOLE A TOULOUSE



L'INTÉRIEUR DU THÉÂTRE APRÈS LE SINISTRE. A DROITE SE TROUVAIT LA SCÈNE
Les causes du terrible incendie qui a détruit le théâtre du Capitole à Toulouse sont restées inconnues. Le feu dut éclater dans les combles de l'édifice vers deux heures de l'après-midi, le 10 août. Malgré la promptitude des secours, le sinistre prit rapidement

LA FAÇADE RESTÉE A PEU PRÈS INTACTE
une grande extension et la magnifique salle de spectacle, orgueil des Toulousains, devint la proie des flammes. Grâce à un vent favorable on put préserver l'Hôtel de Ville contigu au théâtre. Voici l'intérieur du théâtre et sa façade, qui n'a presque pas souffert.